René de Kerviler

Ecrivain, poète, ingénieur et chrétien

V- Le poète



Archives familiales 2003

Nature

Homme et Dieu

Impressions et Souvenirs

Recueillis en douze gerbes de sonnets

Par

René de Kerviler



Introduction

René de Kerviler a écrit de nombreux poèmes et en a publié plusieurs dans des revues et journaux bretons. En 1880, il organise ses poèmes dans un carnet manuscrit de 10 douzaines de sonnets, mais ne les publie pas, voulant encore en retoucher certains. En 1881, il fait paraître un petit recueil de sonnets inspirés par les événements anti-religieux de l'époque, sous le titre « *Ma politique* ». En 1896, il publie un livre retraçant un voyage effectué en 1874 « *Trente jours à travers la Savoie, la Suisse et l'Italie* » et qui contient une vingtaine de sonnets. Enfin, il entreprend de publier l'ensemble de ses poèmes et commence en 1901 par un recueil de quatre douzaines de sonnets sous le titre « *Bruyères et Lilas* ».

Le présent recueil conserve l'organisation du carnet manuscrit, dont il reprend le titre. Les poèmes y sont présentés dans leur version publiée, lorsqu'il y en a une, et sinon, dans la version originale du carnet manuscrit. Il contient tous les poèmes, publiés ou non.

Sur le DVD, on trouvera les différents recueils dans leur forme de publication.

Dédicace

à ma femme

Accepte ces sonnets, mignonne, Comme des fleurs au doux cueillir Dont j'ai voulu, pour ta couronne, Tresser guirlande en mon loisir.

Quand loin de toi le ciel m'ordonne De vivre seul et de languir, Je glane œillet, rose, anémone, Au frais jardin du souvenir.

Puis vient le temps des longues veilles : Nous devisons sur les merveilles Qu'offre le monde avec fracas ...

Jamais sans toi la blonde muse N'eût inspiré ma cornemuse : Reçois mes chants : tu les dictas.

Dédicace.

A ma femme.

Dont j'ai voulu, pour ta couronne, Evesser-guirlande en mon loisir.

Quand loin de toi le ciel m'ordonne De vivre seul et de languir, Je glane cillet, rose, anemone, Au frais jardin du souvenir.

Puis vient le temps des longues veilles: Nous devisons sur les merveilles Qu'offre le monde evec fraças...

Jamais sans toi la blonde Muse N'eût inspiré ma cornemuse: Reçois mes chants: tu les dictos. En route

Juin 1898, en allant à Paris.

Quand la vapeur m'emporte au traves de l'espace, Rapide et franchissant d'un bond impetieux Plaines, forêts, coteaux, fleuves majestueux, Humbles bourgs et cités admirant son audace,

De tant d'objets divers le spectacle s'efface, Comme en un tourbillon confus et ténébreux; Et dans les doux replis d'un réseau gracieux. Un rève bienfaisont me saisit et m'enlace.

Se revois la maison, gardienne des amours, vi , tableau détaché des célestes séjours, Qualte blends chérubins dorment près de leur mère

Vinge du sonvenir, elle-même en descend, Et de son cœur s'élève une ardente prière Pour conjurer le ciel de priès pour l'absent.

Table des poèmes

Les nombres entre crochets indiquent pour chaque poème les ouvrages où ils ont été pub [1] : carnet manuscrit (1880) [2] : Ma politique (1881) [3] : Bruyères et lilas (1901) [4] : Trente jours à travers la Savoie, la Suisse et l'Italie (1896) Bruyères et lilas contient en outre, pour chaque poème, la liste des revues de publication	
Dédicace [1]	6
Aveu [1,3]	15
Mon choix [1]	15
Au lecteur [1,3]	16
Sursum corda	17
Nature	
La Yungfrau [1,3,4]	23
Chemin creux [1,3]	23
Nocturne [1]	24
La mer de glace au Mont-Blanc [1,3,4]	24
Ascension du Vésuve [1,3,4]	25
Ascension du Righi [1,3,4]	25
Coucher de soleil en montagne [1,3]	
Ascensions dans les Pyrénées [1,3]	
Orage [1]	27 27
Les voix de la nature [1]	21
Marines	
L'océan [1,3]	33
Sauvetage [3]	33
Sur la dune [3]	34
Tempête [1,3]	34
Clair de lune [3]	35
Le phare de la Banche [1]	35
Les rochers de Ploumanac'h	36
Ar men [3]	37 37
Le gardien [3]	37 37
Le salut [3]	38
La catastrophe [3]	38
Le convoi [3]	39

Bretagne

Barzaz-Breizh [1,3]	43
Les alignements de Carnac [1,3]	43
Vannes [1,3]	44
Le pardon de Locronan [1,3]	44
Kerity-Penmarc'h [1,3]	45
Le Kreisker à Saint Pol de Léon [1,3]	45
Le dolmen de Saint-Nazaire [1]	46
Bepred breizad [3]	46
Printemps [1]	47
Le livre champêtre [3]	47
Progrès [3]	48
Italie	
Rome en 1865 [1,3,4]	51
Castel-Gondolfo [1,4]	51
Naples [1,3,4]	52
Visite à Pompéï [1,3,4]	52
Le lac majeur [1,3,4]	53
La cathédrale de Milan [1,3,4]	53
Les arènes de Vérone [1,3,4]	54
Venise [1,3,4]	54
Les tours penchées de Bologne [1,4]	55
Les ruines du Palatin [3,4]	55
Le golfe de Naples [1,4]	57
Adieux à l'Italie [1,3,4]	57
En zigzag	
En route [1]	59
Londres [1,3]	59
La chambre des Lords [1,3]	60
Corrida de toros [1,3]	60
Tolède [1]	61
Sous les tilleuls après Sadowa [1,3]	61
La Loire de Nantes à Tours [1,4]	62
L'île de Jersey [1]Fête Ecossaise à Blair Athol [1,3]	62
Fête Ecossaise à Blair Athol [1,3]	63
De Belfort à Bale [3]	63
Les villes de Hollande [1]	64
L'arrivée d'un transatlantique [1,3]	64

Homo

Le pouvoir de l'homme [1]	67
Mulier [1]	67
Les indépendants [1,2]	68
La roulette à Monaco [1,4]	68
Faits divers [1]	69
Confession [1]	69
Chronomètre politique [1,2]	70
Ballade [1]	70
Culte de la matière [1,2]	71
Renoncement [2]	71
Demi-siècle	72
Penanros sur Odet [1,3]	72
Evolution [1,5]	73
	73
Ataxie	13
A A	
Arts	
Le tombeau du duc François II [1,3]	77
Michel Columb et le tombeau des Carmes	77
Même sujet [1]	78
Fra Angelico [1,4]	78
Le Moïse de Michel-Ange [1,4]	79
Parme et le Corrège [1]	79
Il pensiero [1,4]	80
Le lion de Lucerne [1,4]	80
Deux lions [4]	81
Impromptu [1]	81
Réception du chemin de fer de Nantes à Châteaubriant [1]	82
L'exposition universelle de 1878 [1]	82
F	
Guerres	
Guerres	
La baie du Croisic [1]	85
Les remparts de Guérande [1]	85
Le champ des martyrs [1]	86
Saint-Malo et Saint-Servan [1]	86
Les ruines de Tonquédec [1]	87
Le départ des mobiles Bretons [1]	87
	88
Sedan [1]	
Pilori [1]	88
La retraite de l'armée de la Loire [1]	89
La bataille du Mans [1]	89
Guerre civile [1]	90
La batterie de Meudon [1]	90
Rome en 1874 [1,3,4]	91
Aux 30 médecins de la Marine Militaire [1]	91

Ma politique

	[1,2]	95
Lassitude [2]	•••••	95
Aux jésuites	[2]	96
Les nouveaux Tartu	ffes [1,2]	96
Les décrets du 29 ma	ars [1,2]	99
Pitié pour eux	[2]	99
Aux catholiques	[2]	100
Dieu les conduise	[2]	100
Expérience [2]		101
		101
Aux magistrats dém	issionnaires [2]	102
Tristia [2]		102
	Amours	
	[1]	
Ce que j'aime	[1] [1]	105
Ce que j'aime Métamorphose	[1][1][1]	105 105 106
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1]	[1][1][1]	105 106 106
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1] . Le faux amour	[1][1]	105 106 106 107
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1] Le faux amour Mariez-vous!	[1]	105 106 106 107 107
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1] Le faux amour Mariez-vous! Hiver [1]	[1]	105 106 106 107 107 108
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1] Le faux amour Mariez-vous! Hiver [1] Epithalame [1]	[1]	105 106 106 107 107 108 108
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1] Le faux amour Mariez-vous! Hiver [1] Epithalame [1] A ma cousine	[1]	105 106 106 107 107 108 108
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1] Le faux amour Mariez-vous! Hiver [1] Epithalame [1] A ma cousine Ma bibliothèque	[1]	105 106 106 107 107 108 108 109
Ce que j'aime Métamorphose Promenade [1] Le faux amour Mariez-vous! Hiver [1] Epithalame [1] A ma cousine Ma bibliothèque Rêverie sur la lande	[1]	105 106 106 107 107 108 108 109

Foyer

Mon père [1]	113
Le premier-né [1]	113
La naissance de Marie [1]	114
Séparation momentanée [1]	114
Marthe ou René ? [1]	115
Un bouquet imprévu [1]	115
Les marmots – Boutade en famille [1]	
Les grands parents [1]	119
La mort du père [1]	120
La mort du père [1]	120
La mort du père [1]	121
Ma mère n'est plus là	121
Ma mère est encore là	123
Excelsius	
Ad majorem Dei gloriam [1]	127
Science et Genèse [1]	127
Pater noster [1]	128
Ave Maria [1]	128
Credo [1]	129
Judas [1]	129
Notre-Dame de la Garde [1]	130
Bénédiction des couraux [1,3]	130
La basilique de Sainte-Anne [1]	131
Ecce ancilla Domini [1]	131
Marie à Nazareth [1]	132
Une audience du Saint-Père [1.3.4]	132

Aveu

Des autres j'ai souvent disséqué les ouvrages ... Analysant récits, poèmes, prose et vers, Tamisant leur esprit, discutant leurs travers, J'ai sondé les écueils de trop nombreux naufrages.

Mais rien n'arrête l'homme en ce vaste univers : Sur les flancs du Vésuve encore chauds des outrages D'enfer, il rebâtit jusqu'à nouveaux orages ... Ainsi m'a profité la leçon des revers.

Téméraire à mon tour, je risque la bataille; Et brûlant mes vaisseaux, sans souci de leur taille, Je m'abandonne seul au flot capricieux;

Puis craignant d'être aussi, sous la verge, indocile, Je redis en moi-même, avec Le Glorieux: La critique est aisée et l'art est difficile.

Mon choix

Vous m'avez reproché, Madame, En parcourant mon jardinet, De n'y cueillir que le sonnet ... Je suis navré de votre blâme.

C'est qu'aux vives couleurs de flamme Dont l'éclat trahit le secret, Je préfère un parfum discret Qui me pénètre jusqu'à l'âme.

J'imite ce pur amoureux Qui donnerait dix mille aveux Pour un baiser de ce qu'il aime.

Et puis, j'ai foi dans cet arrêt Que, sans défaut, l'humble sonnet Vaut, à lui seul, un long poème.

Au lecteur

Très jaloux des anciens usages, Je te salue, ami lecteur, Pour m'assurer un protecteur Contre les funestes présages.

Ces vers, simples reflets des âges Et des pensers de leur auteur, Ne cherchent d'appréciateur Qu'entre sympathiques visages.

Prends les de confiance, et lis. Pour toi ma main les a cueillis Dans le livre de la nature.

Tu n'en auras point de regrets, Car ils t'apportent la peinture D'un cœur franc, loyal, sans secrets.

Sursum Corda

A Germain Picard

On dit que parmi nous les Muses Ne trouvent plus d'adorateurs, Et que de nos mépris confuses Elles ont fui vers les hauteurs : Que désormais la froide France Doit renoncer à l'espérance De les voir jamais revenir. Et que, malgré des jours prospères, Leurs chants qu'aimaient jadis nos pères Ne vivront plus qu'en souvenir.

On dit que l'appât des richesses Guidé par l'esprit pasitif,
Nous doit préserver des ivresses
Dont le vieux monde était captif;
Que nous avons, dans la matière,
Su découvrir une lumière,
Plus bienfaisante qu'un soleil;
Et que par sa chaleur, le monde
Délivré d'une nuit profonde
Semble sortir d'un long sommeil.

Ecoutez les censeurs moroses
Aux trahisons toujours enclins:
« Le temps n'est plus des fraîches roses qu'effeuillent pour nous les destins.
A quoi nous servent les poètes?
Nos derviches et nos prophètes
Sont la vapeur et les métaux;
Nos jeux,... de voir le fer se tordre
Sous le ciseau qui va le mordre,
Au bruit cadencé des marteaux.

L'art a fait place à l'industrie :
Tout résultat est calculé
On a changé d'idolâtrie
L'antique Olympe a reculé.
Partout triomphe la fabrique
Qui peut changer les murs de brique
En beaux palais de marbre et d'or.
Adieu les pâles rêveries!
Nous avons bien d'autres féeries :
L'usine et le feu pour décor!

Il fut un temps, cher aux écoles, Où le pays réunissait Dans une trinité d'idoles

Hugo, Lamartine et Musset;

Où, sans craindre chute ni houle,

Les poètes charmaient la foule

Qui se pressait devant leur pas...

Leurs voix, altières ou plaintives,

Aux sifflets des locomotives

Alors ne le disputaient pas!

Hugo seul aujourd'hui nous reste, Et le vieux barde chante encor. Il chante : mais un sort funeste A transformé sa harpe d'or. Au gré des haines populaires, Il darde ses âpres colères Contre les hôtes des saints lieux; Ses amantes sont les furies, Et les mamelles sont taries Qui lui versaient le lait des dieux!

Où sont maintenant les émules
De ces géants des temps passés?
Où sont leurs puissantes férules?
Par qui les a-t-on remplacés?
Enfantant de nouveaux miracles,
Leurs voix qui dictaient des oracles
Ont-elles laissé des échos?
Entendez-vous le vent des plaines
Rapporter, en fraîches haleines,
Des effluves de ces héros?...

En vain vous dresserez l'oreille Même dans le calme des nuits. Phébus est mort. Rien ne réveille Les sons de lyre évanouis. Vigny descendu dans la tombe Appelle Bouillet qui succombe: Autran les suit au sombre lieu. Barbier se tait : et de Laprade Dans une éloquente boutade Vient de dire à la Muse : Adieu...»

Ainsi vont, raillant, les sceptiques. Et de leur énervants discours, Avec des accents pathétiques, Le venin filtre tous les jours. Ils nous accusent de folie De révérer de Polymnie Les vieux appas mal déguisés! Le monde a de nouvelles armes « Il faut, disent-ils, d'autres charmes, Et ceux des vers sont épuisés »

O Muses! O sœurs de mon âme!
Est-il donc vrai que vos amours
Nallument plus la sainte flamme
Chez l'héritier des troubadours?
Est-il donc vrai que l'ambroisie
Nest plus digne d'être servie
Pour vin d'honneur en nos festins
Et qu'il faudra mettre aux antiques
Les derniers restes des portiques
Où se déroulaient nos destins?

Non! Sous le poids de la matière Nos cœurs ne sont pas écrasés? L'art peut encor sous sa bannière Nous ranger fiévreux, embrasés! Je vois une ardente jeunesse Se lever, tenant la promesse De lui rendre tout son éclat. Partout se fondent des revues Les vers se croisent dans les nues A nous, les jeunes, le combat!

Volons à l'assaut du Parnasse.
Forçons les Muses au retour!
Picard nous ouvrira la place,
Coppée haranguera la tour.
A l'assaut! Banville est de taille
A diriger notre bataille
Avec les armes de Gautier!
Et les victoires sont certaines,
Car nous avons pour capitaines
Sully, des Essarts et Bornier!

Nature

La Yungfrau

A mon frère Stanislas

Septembre 1874

La vierge est là debout. Sur sa robe de neige, Des diamants sertis dans l'or et dans l'azur Transpercent de leurs feux les profondeurs d'air pur, Et pétillant de joie, au soleil font cortège!

Prêtez-moi vos pinceaux, Claude Lorrain, Corrège, Et Guido! Pour tracer, sans ton brusque ni dur, Les contours délicats de ce céleste mur, Il faudrait retrouver votre ancien privilège ...

Mais quel bruit! Tout à coup le tonnerre a grondé; Sa voix se précipite, et du flanc dénudé Roule de roc en roc la sinistre avalanche ...

Ainsi l'âcre poison se cache sous la fleur! Jeunes gens, prenez garde: Une parure blanche Peut, en vous séduisant, causer votre malheur.

Chemin creux

A ma sœur de Kerarmel

Mai 1872

Creusant dans le granit un sillon vigoureux Le vieux chemin serpente au gré de son caprice; Profond, frais, embaumé, vrai chemin d'amoureux, Dur aux chars de labour, mais aux rêves propice,

On marche entre deux rangs de talus plantureux, Dont lichens et genêts, fleurs à l'humble calice, Brillante digitale et buissons ténébreux Aux fougères mêlés, décorent l'édifice.

Chênes et châtaigniers, unissant leurs rameaux, Se courbent l'un vers l'autre, et forment des berceaux Où le feuillage épais projette une ombre douce;

Et je trouble, en passant, les rayons indiscrets Qui scintillent gaiement sur les tapis de mousse, Prêtant leurs filets d'or aux jeux des farfadets.

Nocturne

(Réminiscence de Godeau)

Lorsque le soleil d'or s'est plongé dans les eaux, Qu'un silence profond règne en toutes les plaines, Et que seuls les zéphyrs, par de faibles haleines, Agitent doucement les frêles arbrisseaux;

Lorsque dans les grands bois reposent les oiseaux, Qu'on ne les entend plus se raconter leurs peines, Et que le bruit léger des timides fontaines Seul annonce la vie au penchant des coteaux;

Lorsqu'au bord du rivage où cesse son emprise, Dans l'azur assombri la vague lente expire; Lorsque sur les cités planent les pâles feux.

De l'astre qui promet la paix à la nature, Sous le ciel constellé je marche à l'aventure Libre, heureux de pouvoir échapper aux fâcheux.

La mer de glace au mont-blanc

A Alphonse Martin

Septembre 1874

Deux rangs de pics aigus, déchiquetés. Entre eux, Débris de quelque nef à géante carcasse, Git une mer sauvage, aux flots rudes et creux, Jadis, par un Titan de l'air, figés en masse.

Pour franchir sans terreur les gouffres ténébreux Béants sous les regards de crevasse en crevasse, Il faudrait emprunter le cœur des anciens preux Dont rien, monstre ou danger, n'éprouvait l'audace.

Mais à l'homme aujourd'hui livrant tous ses secrets, La nature docile obéit aux arrêts Que dicte de ses fils l'humeur industrieuse :

Dans la glace un enfant taille des pas comptés, Puis il chausse de laine une troupe rieuse Qui traverse en chantant les abîmes domptés.

L'ascension du Vésuve

A mon beau père, M. Armand Guieysse.

Octobre 1874

Sous les rayons ardents d'un soleil embrasé, On gravit la montagne en refoulant la cendre; Deux pas on croit monter, un pas il faut descendre, Et par un poids de plomb on se sent écrasé.

On ruisselle : on hésite; on s'arrête harassé; On s'arme de courage, et pour ne pas se rendre, Au ceinturon du guide on consent à se pendre : Puis on gravit encore, sans jamais dire assez.

On atteint le sommet ... Des profondeurs du gouffre Un nuage irisé de vapeur et de soufre S'échappe en tourbillons qui vous brûlent les yeux ...

C'est l'enfer qui, chassant sa venimeuse bave, La vomit en courroux pour insulter les cieux Et la lancer au front de l'homme qui le brave.

Ascension du Righi

A Henri Chéguillaume

Septembre 1874

Jadis un cône aride et défiant la nue Se dressait immobile au milieu des festons De la Reuss aux flots bleus : et des Quatre-Cantons Le lac réfléchissait sa masse froide et nue.

Sur ses flancs escarpés, à peine retenue, La forêt en travail n'enfantait qu'avortons, Et ses sentiers déserts n'offraient aux piétons, Pour guérir leur fatigue, abri ni bienvenue.

La vapeur a troublé ce repos pour toujours. Les railways en tous sens sillonnent les contours Du mont qui semble au loin respirer plein de vie.

Mais on profane, hélas! Ô Righi, ton réveil: On bâtit sans pudeur sur ta crête asservie Deux hôtels somptueux en face du soleil.

Coucher de soleil en montagne

Au camarade Peslin.

Pic du midi, Août 1868

Quand le soleil incline à l'horizon ses feux, J'aime à quitter pour lui les régions profanes Et voir du haut des pics, en voiles diaphanes, Germer dans les vallons des lacs roses ou bleus.

Une poussière d'or envahit les hauts lieux, Et l'on distingue à peine, en longues caravanes, Les dociles troupeaux regagnant leurs cabanes Conduits par la clochette au son clair et joyeux.

Au loin, les blancs sommets de vermeil se colorent Mont-Perdu, Viguemal, Néouviel se décorent Des rayons empourprés de l'astre qui s'enfuit.

Puis le bleu devient sombre et les éclats pâlissent Plus de chants, plus de bruits qui dans l'air retentissent, La nature s'endort; tout se perd dans la nuit.

Ascensions dans les Pyrénées

Au camarade Pugens

1867-1869

En traçant des chemins à travers la montagne, J'ai gravi les sommets sous l'œil des carnassiers, Et côtoyé les lacs, les forêts, les glaciers Gardiens silencieux des frontières d'Espagne.

Puis, quand l'hiver couvrait de neige la campagne, Il nous fallait encore armer les terrassiers, Au bruit de l'avalanche arrêter nos coursiers, Et camper sur les cols où passa Charlemagne.

Du haut du pic aigu d'où s'échappe l'Adour, J'ai vu de l'orient surgir l'astre du jour Illuminant soudain le front des Pyrénées :

La terre bien souvent disparut à mes yeux; Et comme sous nos pas se formaient les nuées Nous sentions nos désirs s'élever vers les cieux.

Orage

Tarbes, Juillet 1868

Un voile épais et lourd descend d'un noir nuage : Sous des vapeurs d'opale on voit fuir l'horizon; L'oiseau tout affolé s'abat sur le gazon, L'air est morne ... et sans bruit s'accumule l'orage.

Le vent siffle soudain. Les rafales font rage. Un déluge de boue envahit les moissons : Et tordant sans pitié grands arbres et buissons, La grêle avec fracas consomme son ouvrage.

La foudre à ce concert prête sa mâle voix Aux quatre points du ciel elle éclate à la fois, Et par des traits de feu le rattache à la terre.

Puis le calme renaît. L'on entend murmurer Dans un brumeux lointain les échos du tonnerre Et le vieux laboureur sur son champ va pleurer.

Les voix de la nature

J'aime les grandes voix De la forte nature, Quand, sombre de parure, Elle dicte ses lois :

Le torrent sous les bois Que l'ouragan torture; L'océan qui murmure De voir borner ses droits;

Le fracas de la houle; L'avalanche qui croule Sur les gouffres béants;

Les vésuves sous terre; Et l'écho du tonnerre Dans les cirques géants.

Septembre 1879. Te sais à l'ombre des grands bois Baignant leur pied dans la rivière, Une vieille gentilhommière Où j'ai goûté plaisirs de rois. L'oin de la ville et de ses lois, On y respire paix entière Dans la simplicité première Des habitudes d'autrefois. De frais sentiers bordent la plage, Et des parfums de fleur sauvage Le vent de mer est tout rempli... O Genanros, si la tourmente Me force à replier ma tente, J'irai te demander l'oubli.

_VIII

Soirée en mer

Penanros, Septembre 1872.

Des brises du soir aux vapeurs penétrantes.
Sur les flots endormis par la chaleur dujour,
Quand de rayons nacrés la lune, d' son retour,
Transperce l'arur sombre en gerbes vacillantes!
Qu'il fait bon savourer leurs sentaurs enishantes,
Dans une barque, à deux, en respirant l'amour,
Et glisser doucement, au pasart, sans détour,
Semant sous l'aviron des perles ruisselantes!

Ce calme cot ine fable. On n'a soif que d'aimer. Le monde n'a plus rien qui puisse vous charmer. Des feux del infini le reflet-vous de vore.....

Dans l'extose, on se croit rovis au rang des Sieux. Et la fremissement des messagers d'aurore. Vient trop tôt dissiper cet avant-goût des cieux.

Marines

L'Océan

A M. De Carcaradec

Salut, vaste Océan, des deux mondes l'artère, Dont le sang généreux, pressé par le soleil, Alimente la nue, et verse sans sommeil Les sources de la vie à ton geôlier, la terre!

Mon âme entre en extase : et devant ce mystère S'échappe en des Edens où l'on craint le réveil; Pour mes sens, devant toi, c'est un charme pareil A celui qui jadis émanait de Cythère.

Ton immense horizon, tes mobiles couleurs, Le parfum des warechs et de la dune en fleurs, Le chant grave du flot expirant sur la grève,

Tout m'enivre ... Et le ciel s'écroulerait sur moi Sans pouvoir m'arracher aux délices du rêve Qui m'isole du monde et m'emporte avec toi.

Sauvetage

A Olivier de Gourcuff

Dans le vieux port, ouvert aux fureurs de la houle, La vague déferlait contre murs et rochers Et retombait, chassant les débris arrachés, Avec plus de fracas qu'une tour qui s'écroule.

Ciel sombre. Le tonnerre, aux voix dont l'écho roule A tous les vents, grondait par éclats rapprochés; La foudre illuminait la pointe des clochers; Grêlons battaient les toits comme une aire qu'on foule.

Cependant, à l'appel d'un canon très lointain, Dix hommes, résolus à braver le destin, Lancèrent un canot armé pour la tempête;

L'esquif lutta longtemps, se cabrant sur les flots, Bondit, puis disparut ... Sonnez, cloches de fête, Car il a ramené ce soir vingt matelots.

Sur la dune

A M. Louis de Carné, de l'Académie française

Septembre 1875

L'air est lourd; de l'orage on pressent la menace; En mer a disparu la ligne d'horizon; L'onde se joint au ciel en rompant sa prison; On dirait les vaisseaux suspendus dans l'espace.

Au loin la vague est morte. Et la vaste surface, Des écumes d'argent dépouillant la toison, Semble un miroir nacré, masque de trahison Qui cache l'ouragan sous un manteau de glace.

Seuls, au pied des rochers, quelques timides flots Se poussent lentement avec de longs sanglots Dont la grève reçoit la plainte monotone...

Et saisi par ce calme et par cette grandeur, Je m'étends sur la dune, où plus rien ne m'étonne, Tellement l'infini découvre sa splendeur.

Tempête

A M. Cuvillier Fleury, de l'Académie Française.

Octobre 1877

Torturant sans merci les flots désordonnés, La tempête rugit au travers des cordages; Tout craque à bord; au loin de sinistres présages Ont frappé droit au cœur les marins consternés.

Et contre terre aussi les vents sont déchaînés, Hurlant, tourbillonnant, entassant les ravages, Rien n'arrête leur vol au delà des rivages; Par dessus les vallons ils passent effrénés.

Le môle est assailli de lames en tourmente, Et son phare, entouré d'une gerbe écumante, Par un brouillard épais voit ses feux assombris.

De sourds mugissements roulent graves et mornes; La grêle bât les toits; la mer franchit ses bornes : Ton œuvre, noir fléau, ne connaît que débris.

Clair de lune

A M. de Loménie, de l'Académie Française

1880

Sur la plaine des eaux la lune monte, osant Inspecter leur repos après l'âpre rafale. Ses rayons sont faits d'ambre, et le flot complaisant Se laisse caresser par la nouvelle Omphale.

Plus de vents déchaînés, ni de bruits à présent. Et la terre s'endort au gré de sa rivale Qui, fière d'éclairer ce silence imposant, Achève lentement sa marche triomphale...

O nuit! J'aime ta paix sous les étoiles d'or Et le disque argenté. La névrose s'endort, Et mon âme s'échappe au doux pays des rêves.

Mais pourquoi mettre un terme à mes félicités ? Pourquoi dois-tu finir ? Tes heures sont trop brèves, Voici venir le jour et ses réalités !

Le phare de la Banche

Embouchure de la Loire - Février 1876

Au loin, sur des récifs que deux fois chaque jour En grondant de fureur la mer baigne et couronne, Se dresse droite et nue une altière colonne Qui porte à son sommet le salut d'alentour.

Le vaisseau retardé la guette à son retour : Et quand le voile épais de la nuit l'environne, Pour éviter l'écueil qui partout l'éperonne, Il prend pour guides sûrs les éclats de la tour.

Œuvre de hardiesse et de grâce paisible, Elle oscille parfois, comme un roseau flexible, Quand les vents et les flots la frappent sans pitié.

Trois gardiens courageux y vivent en ermites. Le monde est mort pour eux : et du haut des guérites Ils contemplent la mer et son immensité.

Les rochers de Ploumanac'h

Côtes du Nord - Octobre 1872

Sur la côte du Nord, au pays de Tréguier, Dans un cirque béant tourné vers l'Angleterre, Gisent amoncelés d'énormes blocs de pierre Descendant vers la mer en immense escalier.

Etrange est leur aspect : les maisons à leur pied Apprennent sous leur dôme à braver le tonnerre. Les uns, presque oscillants, semblent frôler la terre, D'autres aux tours de phare offrent un sûr palier.

D'où provient ce chaos qui trouve ici refuge ? Serait-ce le débris d'un antique déluge, Ou le produit des flots rongeant tout sans arrêt ?

Je ne sais : mais à voir ces roches sans pareilles, On dirait qu'on traverse, au pays des merveilles De champignons géants une épaisse forêt.

Ar men

Drame en cinq actes et cinq Sonnets Publié dans le *Breton* en 1882 puis dans *Bruyères et Lilas*.

I. - Le Phare

A M. l'inspecteur général de la Gournerie, constructeur du phare des Héaux de Bréhat.

Mars 1880

Jalons de nos cités, les vieilles cathédrales Couronnent leur sommet d'un dôme ou d'un clocher Dont la croix, s'élançant vers les sphères astrales, Indique au voyageur le but qu'il va toucher.

Pour garder de la mer les routes amirales, Ainsi le Sein profile *Ar Men,* « Tour du rocher », Qui dresse avec fierté ses lignes magistrales Défiant flots et vents de jamais l'arracher.

Le soir, du cœur ardent de sa verte coupole, Une source de feux rivaux de l'Acropole Lance vers l'horizon des faisceaux radieux :

Et le marin, lassé des fureurs de l'orage, Guette l'éclair béni qui double son courage En lui montrant au port le foyer des aïeux.

II- Le Gardien

A M. l'inspecteur Leferme, directeur des phares.

1881

Pendant que le mondain passe de fête en fête Des nuits où le dégoût sature le plaisir; Pendant que le savant, dans le calme, complète Les calculs ébauchés aux heures de loisir;

Pendant qu'en plein bonheur la jeune mère allaite Le premier né, conquis par son ardent désir; Pendant que l'ouvrier, las d'un labeur d'athlète, Rêve à dame Fortune et se voit la saisir;

Là-bas, près de la nue, à deux cent pieds d'étage, Un stylite, héritier des prêtres de Carthage, Allume un triple feu, puis veille à sa clarté;

Près de ce pur soleil qui rayonne sur l'onde Il se tient immobile; et de la mer profonde La sûreté repose en sa fidélité.

III . – Le Salut

A M. l'inspecteur général Fenoux, directeur des phares après M. Leferme.

Minuit - Le ciel est noir, infini, sans étoile ... Plus de guide. La mer qui déchaîne ses flots Ballotte, en se moquant des cris des matelots, Le navire égaré, râlant, à sec de toile.

Et les vents furieux, ne trouvant plus de voile, Poussent dans les agrès de sinistres sanglots, Fracassent les bossoirs, emportent les falots ... Le gouffre attend sa proie et la mort se dévoile.

Tout à coup dans l'espace ont jailli des feux d'or Qui s'éclipsent bientôt pour reparaître encore : Bretons! C'est le salut. Ar Men nous en avise!

L'espoir soudain renaît; on lance des hourra! Et d'un pompeux métal on redit la devise: Gallia lucente tuta sunt littora.

IV. – La Catastrophe

Au camarade Bourdelles, directeur des phares après M. Fenoux.

Le navire est sauvé; mais l'effort de l'orage, Comme s'il regrettait d'avoir été clément, Cherche une autre victime, et vers le monument Il se tourne aussitôt pour assouvir sa rage.

Des sifflements aigus annonçant son ouvrage Traversent le fanal : cris d'âmes en tourment, Hurlant à desceller le bronze et le ciment ... Rien ne peut du veilleur ébranler le courage.

Cependant la tempête arrache un des panneaux; L'homme entrouvre la porte; et contre les créneaux Un tourbillon l'étreint, puis le lance à l'abîme ...

Au jour, le lendemain, le filet d'un pêcheur Ramenait des Rochers de Sein, horreur sublime ! L'intrépide gardien, bras croisés sur son cœur.

V. – Le Convoi

A M. l'abbé Soulas

A travers les sentiers que la falaise borne, De l'humble serviteur j'ai conduit le cercueil. Le gris soleil d'hiver s'était voilé de deuil Et la neige étalait son blanc linceul sans borne.

Les marins des hameaux suivaient en foule morne Pendant que leurs enfants se signaient sur le seuil, Et qu'on voyait de loin, par un suprême orgueil, Les navires mouillés mettre en berne à la corne.

Le long des hauts fossés, verts d'ajoncs et de houx, Les femmes, les vieillards se jetaient à genoux : Leur gorge sanglotait comme un vase qu'on brise;

Et pour exécuter la *Marche des Martyres* Les fils du télégraphe, en vibrant sous la brise, Exhalaient dans les airs de déchirants soupirs.

Bretagne

Barzaz-Breiz

A M. De la Villemarqué

Juin 1878

Vous avez fait redire, ô barde, leur cantique Aux héritiers du Gwerz et du Söne breton. Fécond fut votre appel; et de chaque canton Répondit un écho de l'épopée antique.

Puis vos vers ont fixé la triade mystique, La joie et les douleurs, le crime et le pardon, Les triomphes d'amour, les pleurs de l'abandon, Et les mâles accents de la valeur celtique.

A l'Enchanteur Merlin dérobant ses secrets, Votre art a pénétré la fleur de nos genêts D'arômes aussi doux que le parfum des roses ...

Quand d'un triste démon je subis le pouvoir, Il suffit du *Barzaz* pour guérir mes névroses, Et mon âme aussitôt se réveille au devoir.

Les alignements de Carnac

A Pitre de Lisle

Septembre 1875

Le soir, vous inspirez une sainte terreur, Colosses de granit aux ombres gigantesques; Quand la lune se glisse entre vos arabesques, Le paysan recule en frissonnant d'horreur.

L'antiquaire lui-même hésite et craint l'erreur ... Etes-vous les témoins de ces jours titanesques Où le ciel, foudroyant d'Apis les soldatesques, Sauva saint Cornély des coups de leur fureur?

Etes-vous les piliers du temple des Druides ? Ou les stèles d'honneur marquant les places vides A l'appel des héros défenseurs du vieux sol ?

Etes-vous les jalons du Conseil des Vénètes ?... Qu'importe, si, par vous assuré de son vol, L'esprit s'élève à Dieu qui voit ce que vous êtes !

Vannes

A Alfred Lallemand

Juin 1872

Dans la nuit de la fable, ô ma cité natale, Tu perds les premiers pas d'un ténébreux passé; Puis Gaulois et Romains sur tes murs ont tracé Les pages d'une histoire où la gloire s'étale.

Haut les cœurs!... Voici les Normands, race brutale; Mais appuyé sur toi, Barbe-Torte a glacé Leur troupe d'épouvante... Ainsi fut terrassé Quiconque osa braver la vieille capitale.

Garde longtemps encore les tours de tes remparts, Tes antiques maisons, tous les témoins épars Des gestes des Bretons. Tressaille sous l'outrage,

Et ne supporte pas qu'aucune trahison Vienne jamais ternir l'éclat de ton courage, Car l'hermine sans tâche est seule en ton blason.

Le pardon de Locronan

A Paul Sébillot

Juillet 1875

Par dessus la forêt, le mont, que rien n'abrite, Où Saint Renan jadis en apôtre est venu, Reçoit tous les sept ans, sur son flanc roide et nu, Un flot de pèlerins affamés de mérite.

Il faut, pour accomplir entiers, selon le rite, Les devoirs du Pardon et gagner le salut, Parcourir sans détour, en silence absolu, Tous les lieux dont l'histoire au Gwerzaz est écrite.

Et, chapeau sous le bras, chapelet dans les mains, On voit de compagnie aller par les chemins Jeunes et vieux bretons récitant des prières.

Le parfum de leur foi monte avec l'encensoir; Mais ne les suivons pas trop loin de leurs bannières ... Combien, dans un fossé, dormiront dès ce soir!

Kerity-Penmarc'h

A Paul du Chatellier

Septembre 1875

Sur la lande aux fleurs d'or, des tours de cathédrale, Massives, provoquant aux rêves le songeur, S'interrogent de loin, pour dire au voyageur Qu'ici fut l'opulence avant l'ère fatale.

Les cités ne sont plus : une même rafale, Sous l'effort du farouche Eder le Ravageur, Emporta leurs palais. De ces jours de douleur Reste seul un manoir à porte féodale.

Tout autour le désert, quelques arbres épars, Du sable, et pour défense, à défaut de remparts, Des rochers que la mer tourmente avec furie ...

La Joie et Kerity, Penmarc'h, Saint-Guénolé, Vieux bourgs dont la fortune est à jamais tarie, Pour quel crime le ciel vous a-t-il désolés ?

Le Kreisker à Saint Pol de Léon

A Paul Bienvenue.

Août 1872

Désormais ont vécu Cour, Chapitre, Evêché, Et veuve, Castel-Pol voit ses places désertes; Mais pour se consoler aujourd'hui de ces pertes, Elle garde un trésor à son sol attaché.

C'est le hardi Kreisker, par un ange ébauché, Pur triomphe de l'art sur les forces inertes, Dont la croix, par delà les côtes découvertes, Sert de guide au vaisseau sur la vague penché.

D'un seul jet vers l'azur son aiguille s'élance, Et sous l'effort du vent, tranquille, se balance, Défiant la tempête, en reine des hauts lieux ...

Lorsque les séraphins, sur l'aile du tonnerre, Ont porté les décrets de Dieu même à la terre, Son faîte est leur degré pour remonter aux cieux.

Le dolmen de Saint-Nazaire

Mars 1875

Dolmen, table de pierre à la forte membrure, Livre-nous le secret des siècles reculés. Est-il vrai que sur toi périrent immolés Mille esclaves humains par un cruel augure ?

Non: car pour dominer ton immense stature, Et livrer la victime aux destins affolés, Il eut fallu choisir des bourreaux enrôlés Parmi les fiers géants dont parle l'écriture.

Ces légendes de sang ont trouvé trop de foi. Tu fus plus qu'un autel. On compte autour de toi Et l'on heurte à tes pieds les débris d'autres tables.

Le temps a dévasté le colossal tombeau Qui d'un grand chef couvrait les restes redoutables : Tu n'es plus maintenant que son dernier lambeau.

Bepred breizad

Au barde Luzel

Février 1883.

Finistère, Ô pays de sereine croyance, Où la fleur de bruyère empourpre les sommets; Sol rude mais fécond, à qui seul je remets Le soin de me guérir aux jours de défaillance,

Salut!... Nous scellerons sur ton cœur alliance, Vallons, grèves, clochers, manoirs, saveur des mets, Costumes, ... chez toi tout séduit; et je promets Pour tes héros des chants nourris de leur vaillance.

Car j'admire ta race à l'indomptable foi, Obéissant, stoïque, aux rigueurs de la loi, Sans attendre ici-bas le paiement de sa peine.

Lorsque sur tes rochers gronde le choc des flots, Il te laisse impassible ... Ainsi, l'âme sereine, Tu vois l'impiété démasquer ses complots.

Printemps

Ker, Avril 1870

Le printemps renaît : La fleur l'accompagne. A notre Bretagne Amour il promet.

Prodigue, il revêt La sombre campagne De l'or de l'Espagne Et du blond genêt.

Les croix granitiques, Les menhirs celtiques Ont le port plus fier,

Et la sarabande Cesse, sur la lande, Des lutins d'enfer.

Le livre champêtre

A Jos Parker

Octobre 1894

Poète senti dans ton livre champêtre Des parfums de warech, de bruyère et de pin; Et j'errai avec toi par la lande sans fin, Et sous l'embrun salé tressaillait tout mon être.

Regarde encore longtemps passer et disparaître, Dans les vapeurs du soir ou l'aube du matin, Les dociles troupeaux et les coiffes de lin; Chante, chante toujours le sol qui t'a vu naître!

Car tu ne pourras point, quand tu vivrais cent ans, O mon barde, épuiser le sujet de tes chants, Armor est le pays le mieux fait pour les rêves!

Des vols mystérieux planent sur ses guérets; La voix de l'océan vient mourir à ses grèves; Et l'âme de Merlin gémit dans ses forêts.

Progrès

Au barde Le Fustec.

Serez-vous plus heureux, Armoricains, mes frères, Quand vous aurez quitté bragou bras et chupen, Quand vos sœurs fouleront aux pieds les bigoudens Et quand vous porterez nos modes funéraires?

Oubliant le chemin de vos vieux sanctuaires Vous suivrez les faux Dieux des modernes Edens, Et si vous conservez quelques rares dolmens Ce sera grâce à l'or de riches antiquaires.

Esprits forts, vous rirez de votre ancienne foi; Mais le progrès fatal vous tiendra sous sa loi; Plus vous embrasserez, plus vous voudrez étreindre,

Et le bonheur toujours fuira devant vos pas. Arrêtez donc, ou bien je ne saurais vous plaindre : Qu'importent des plaisirs que l'on ne connaît pas ?

Italie

Rome en 1865.

A Bernard de Quatrebarbes.

Août 1865.

Rome, les monuments de ta grandeur passée Ou debout mutilés, ou gisant abattus, Périssent lentement. Il ne t'en reste plus Qu'un triste souvenir d'une gloire effacée.

Ton forum est désert : mort est ton Colisée. Sous l'herbe Farnésine on foule méconnus Les palais des Césars : et dans les Thermes nus, S'effondrent les grands murs jaunis, voûte brisée.

Mais tu n'as point perdu quand tu chassas les Dieux. Les artistes chrétiens, surpassant leurs aïeux, Couvrirent à l'envi ton vieux sol de merveilles;

La croix brille où régnait l'impur Léviathan; Plus puissante et plus belle au jour tu te réveilles; Je vois le Palatin aux pieds du Vatican ...

Castel-Gondolfo

Quinze Août 1865

Sur les bords escarpés d'un antique cratère S'élève un vieux château de vénérable aspect : Un dôme annonce au loin qu'on lui doit le respect, Mais l'accès en est libre et bannit le mystère.

C'est Castel-Gondolfo, l'oasis du Saint-Père, Que garde un peloton de fantassins français Sous les grands marronniers vivant d'ombre et de paix. Tout-à-coup le tambour bat aux champs : - Genoux, terre!

Le pape sort, suivi de la plus simple cour, Bénissant tous ses fils, qu'il laisse avec amour Approcher confiants de sa Majesté Sainte.

Pour la France il fait plus. Sous un rouge chapeau Je vois d'un ruban bleu sa robe blanche ceinte : Il veut, en ce quinze Août, porter notre drapeau.

Naples

A mon oncle, le Dr. Fonssagrives

Octobre 1874

Naples, du mont Vésuve, apparaît large et fière, Comme un vaste amas d'or posé sur des tapis D'émeraudes, saphirs, améthystes, rubis, Reflétant sur ses bords leur magique lumière.

Mais cet or est vivant : confuse fourmilière Où s'agite et se mêle un peuple sans soucis, Enivré de soleil, de chants et de récits, Qui demande au forum son unique carrière.

Il bâtit cependant ... Par Bacchus! il a tort; Car dans la rue on vend, on mange, on aime, on dort, On travaille, on déclame, on joue et l'on parie ...

De tout ce mouvement j'ai la fièvre : et je pars Inscrivant pour écot, aux portes des remparts : Ici coule à pleins bords la coupe de la vie.

Visite à Pompéï

Au R.P. Pharon.

Octobre 1874

Pompéi vit jadis, sur ses places publiques, Entasser les métaux et les marbres de prix; Son forum était vaste et l'œil était surpris Par l'éclatant décor des mœurs asiatiques.

Un seul jour vit périr ces trésors magnifiques. Le Vésuve, instrument des funèbres esprits, Dispersa, puis couvrit d'un voile les débris Des temples, des tombeaux et des riches portiques.

Parcourant ce désert nu, lamentable et froid, On se sent envahir par un mortel effroi : On croit voir d'un linceul sortir chaque muraille;

Et le soudain malheur qui punit cet orgueil Vous jette un cri strident comme une voix qui raille; Un superbe palais n'est souvent qu'un cercueil.

Le lac majeur

A Paul Charpentier

Septembre 1874

Bleu dans l'air, bleu sur l'onde et bleu jusqu'aux montagnes; Au travers des coteaux, longs rubans argentés De villas, de palais et de claires cités Emaillant le tapis de riantes campagnes;

Fruits doux et savoureux de nouvelles cocagnes, Figues au cœur nourri du parfum des étés, Pêches à chair de pourpre et raisins veloutés Comme on n'en vit jamais au soleil des Espagnes;

Enfin brise embaumée aux souffles attiédis, Donnant l'illusion d'un coin de paradis ... Voilà des droits certains à la gloire, au poème.

Mais quelle tache, ö ciel, pour un tableau si pur ! De l'Ile Borromée on dirait sans blasphème Un jouet d'Oberland égaré dans l'azur.

La cathédrale de Milan

A ma sœur Marie

Septembre 1874

Vers le soir, lorsqu'on a quitté les profondeurs De la crypte d'argent où saint Charles repose, Aspirant à rêver loin de l'humaine prose On gravit la tour sombre à d'immenses hauteurs.

Soudain l'obscurité fait place à des splendeurs. Blanches, se détachant sur le bleu, l'or, le rose, Mille aiguilles en chœur chantent l'apothéose Des Saints que la cité nomma ses protecteurs.

Le marbre se découpe en festons, en dentelles; La dalle resplendit; aux crêtes des tourelles Les profils ciselés scintillent vers les cieux;

Et partout des fleurons, des anges, des statues; La terre disparaît; il semble qu'à nos yeux Les pures visions d'en haut soient apparues.

Les arènes de Vérone

A Gustave Ricou

Octobre 1874

De Pline, de Catulle et de Roméo fière, Vérone vante aussi des trésors pour les yeux : Les tombeaux de ses ducs, le Pont du Château Vieux, Ses portiques assis sur des lions de pierre,

Et cet amphithéâtre à la figure altière, Colosse qu'on dressa pour défier les cieux, Aux arceaux ruinés, mais toujours orgueilleux, Où le pauvre reçoit une ombre hospitalière.

C'est là que les Césars, conviant les Romains A s'enivrer du sang de plaisirs inhumains, Alternaient les combats avec les bacchanales ...

On n'entend plus ici s'exhaler de soupirs. L'échoppe a remplacé le lit des saturnales; Dix siècles de silence ont vengé les martyrs.

Venise

A mon beau frère Léon Guieysse

Octobre 1874

De Venise au ciel bleu le silence est le maître. Chez elle on ne connaît ni char ni cavalier; Point de bruits importuns ... l'appel du gondolier Clame seul, annonçant que l'esquif va paraître.

Eglises et palais à gothique fenêtre Sans crainte dans les eaux baignent leur escalier; Et le long des vieux murs, en fidèle geôlier, Un dédale sans fin de canaux s'enchevêtre.

Le soleil verse l'or : on s'enivre d'air pur; Et glissant mollement sur la nappe d'azur Dans la frêle gondole on s'éprend de mystère ...

Le Dieu de l'art ici promena son flambeau; De l'intrigue un cœur fort fit palpiter l'artère; Mais Venise aujourd'hui n'est qu'un vaste tombeau.

Les tours penchées de Bologne

Octobre 1874

Par dessus les sommets des massives coupoles On aperçoit de loin l'un vers l'autre penchés Deux sombres monuments qui semblent arrachés Aux murs cyclopéens d'antiques nécropoles.

Ce sont deux tours de brique aux flancs nus, ébauchés, Qu'élevèrent jadis, comme vivants symboles Des excès dévolus aux vanités frivoles Deux échevins rivaux, à se vaincre attachés.

Asinelli s'élance en agile colonne : Garisenda plus humble a perdu sa couronne: Toutes deux vont au ciel en s'entresaluant.

Le voyageur surpris craint leur chute et recule : Mais sans peur à leur pied le Bolonais circule. Le danger continu rend l'homme insouciant.

Les ruines du Palatin

A Mgr. Fournier, évêque de Nantes

Et nunc crudimini Qui judicavit terram!

Lors qu'afin d'éblouir les peuples asservis, Les Césars entassaient sur la montagne sainte, Sans respect pour les murs de son antique enceinte, Palais de marbre et d'or à l'Olympe ravis;

Lorsque de voluptés, de honte assouvis, De parfum énervés, de roses tête ceinte, Torturant les captifs de Vénétie ou de Sainte, Ils s'enivraient du sang versé sur les parvis,

Ils n'imaginaient pas qu'un jour, dans les ruines, Des fils de ces Gaulois condamnés aux résines Viendraient ici glaner quelques débris épars ...

Et nous voilà glanant ... D'un coup de son tonnerre, Dieu s'est enfin vengé de l'orgueil des Césars.

Maintenant, méditez, vous qui jugez la Terre!

Le golfe de Naples

Octobre 1874

Virgile et Cicéron, la Sybille et Tibère, Horace et Mécénas, Pline et les deux Séjans, Sont encore les noms que, depuis deux mille ans, Avec un saint respect en ces lieux on révère.

Serais-je transporté vers l'époque éphémère Où le luxe Romain semait, à travers champs, Les villas et les bains sur les riches penchants Qui versaient à Pouzzole un commerce prospère?...

Non, car voici les fruits des modernes travaux : J'entends siffler au loin la vapeur des vaisseaux, Un léger fil transmet la missive à voix brève.

Le canon retentit pour annoncer le soir : Et, sous le Pausilippe, où les chars ne font trêve, Au gaz est éclairé l'immense tunnel noir.

Adieux à l'Italie

A François le Chauff de Kerguenec.

Italie! Ô terre de merveilles, Beau pays que l'art et que les Dieux Se sont plu, dans leurs fécondes veilles, A combler de tous les dons des Cieux.

Sur tes fleurs, imitant les abeilles, J'ai couru, butinant en tous lieux, Et rempli jusqu'au bord mes corbeilles Des reliefs de tes fruits précieux.

De mes sens tu conquis les couronnes; Mais mon cœur, loin des landes bretonnes, Leur gardait une invincible foi.

Je préfère à tes molles caresses Le baiser de Merlin, barde-roi; Et l'Armor a toujours mes tendresses.

En zigzag

En route

Juin 1878, en allant à Paris

Quand la vapeur m'emporte au travers de l'espace, Rapide et franchissant d'un bond impétueux Plaines, forêts, coteaux, fleuves majestueux, Humbles bourgs et cités admirant son audace,

De tant d'objets divers le spectacle s'efface Comme en un tourbillon confus et ténébreux; Et dans les deux replis d'un réseau gracieux Un rêve bienfaisant me saisit et m'enlace.

Je revois la maison, gardienne des amours, Où, tableau détaché des célestes séjours, Quatre blonds chérubins dorment près de leur mère.

Ange du souvenir, elle même en descend, Et de son cœur s'élève une ardente prière Pour conjurer le ciel de veiller sur l'absent.

Londres

A mon père

Iuillet 1866

Des couloirs de prison noircis au kilomètre, Des forêts de grands mâts sur des flots de vapeur; Des jardins merveilleux dont le soleil a peur; L'affreuse guillotine armant chaque fenêtre;

D'âcres odeurs de musc, de houblon, de salpêtre, Des ponts de fer massif inspirant la stupeur : Un palais de dentelle endormi de torpeur Dans un brouillard épais qui partout vous pénètre,

Des colosses de pierre, un Wellington tout nu; De railways enragés un bruit sourd, continu; Des haillons, des taudis, des fabriques de bière;

De la boue et des cris, d'infâmes cabarets, Un cauchemar sans fin de luxe et de misère Voilà Londres ... et je pars ignorant les regrets.

La chambre des lords

Au camarade Ph. D'Ussel

Londres, juillet 1866

Ne cherchons pas ici la grave architecture Qu'on admire aux pays du grand art soucieux. C'est un entassement de métaux précieux, Emaux, bois ciselés, et gemmes en ceinture.

La porte disparaît sous une ample tenture De velours et de soie. En plis capricieux Le brocard enveloppe un tône ambitieux; Poutres, caissons, lambris regorgent de sculpture.

Couronnes et blasons, lions, licornes, héraults, Font briller leurs éclats à travers les vitraux ... - Votre Tamise, Anglais, est-elle donc d'or pleine ?

- Oui, mais pour rappeler d'où sortent ces trésors, Nous n'avons octroyé qu'un sac rempli de laine Comme siège d'honneur au président des Lords.

Corrida de toros

Au camarade Joly

Vittoria, août 1864

Un long frémissement agite les mantilles; Dans leur prison de cuir lourdement empêtrés, Les graves picadors, lance au point, sont entrés, Suivis de figaros armés de banderilles;

Et les paillettes d'or, au soleil des Castilles, Animent de leurs feux les groupes diaprés Des fiers toréadors vers la foule cambrés; Au bruit des cris joyeux s'assemblent les quadrilles ...

Tant de fête, pour voir abattre des taureaux, Des clowns risquer leur vie en se faisant bourreaux, Des chevaux éventrés et le sang qui regorge!...

Noble animal, en vain tu bondis pour chercher A défendre tes jours. Couche-toi, tends la gorge ! Est-ce toi qu'on acclame ici ? C'est ton boucher !

Tolède

Septembre 1864

Sur un vieux pont formé par deux portes gothiques, On traverse un ravin de rocs nus, escarpés, Dont les bords en ruine et les flancs décharnés Du Tage ont vu jadis les âges héroïques.

On gravit le coteau par des sentiers obliques Au milieu de débris pêle-mêle entassés : Et sous un ciel ardent on atteint les fossés Du royal Alcazar aux élégants portiques.

Puis on ne trouve plus qu'un réseau tortueux De ruelles sans fin qui pressent dans leurs nœuds Les massifs étouffés de la nef cathédrale.

Le Maure lui laissa son empreinte en partant : J'admire une mosquée au centre du dédale ... C'est d'Afrique et d'Espagne un mélange charmant.

Sous les tilleuls, après Sadowa

A mon cousin Adrien Lefranc

Berlin, octobre 1866

Sur ton cheval de bronze as-tu tressailli d'aise, Orgueilleux Frédéric ? Tes arrière neveux, Jaloux de tes lauriers, ont accompli tes vœux, Et la guerre a pour eux allumé sa fournaise.

Retourne-toi. Descends du haut de ta cimaise.

Sous les tilleuls, arrache, en un spasme nerveux,

A ces six cents canons leurs suprêmes aveux:

L'Autriche, en les perdant, se soumet et s'apaise...

Tout-à-coup je crus voir, dans l'ombre de la nuit, Le vieux roi parcourir le triple rang, sans bruit, Passant comme autrefois la visite des armes;

Et comme à notre gloire, en rêvant, je pensais, Un éclair sillonna la *Place des gendarmes*, Et j'entendis crier : A bientôt les Français!

La Loire de Nantes à Tours, en septembre

A Pierre Pichelin

Septembre 1874.

Loire, fleuve de sable avec des filets d'eau, Salut, noble vaincu que l'été seul terrasse; Aujourd'hui des enfants tendent sur toi leur nasse, Mais tu seras demain le maître de nouveau.

Alors, tes flots chargés d'un limoneux fardeau Sur ces grèves viendront reconquérir leur place; Et roulant, généreux, contre vent, mer et glace, Ils fertiliseront la plaine et le coteau.

Cependant la verdure embellit tes deux rives : Prés, jardins et grands bois, bosquets aux sources vives Entourent les châteaux, les manoirs, les clochers,

Et tes bords sont si frais, tes vallons si tranquilles, Et si bien encadrés de mousse tes rochers, Qu'ils rendraient l'énergie aux énervés des villes.

L'ile de Jersey

Août 1871

Autrefois attachée à la côte Normande, Jersey garde toujours le frais parfum natal; Et la riche Albion, prodigue de métal, N'a pu la convertir à sa rage marchande.

Pourtant voici les traits que tout Anglais demande; Aux cités qu'il revêt de l'art monumental! Un collège gothique, un gothique hôpital, Des vérandas-salons, des créneaux en guirlande.

Un gai chemin de fer conduit à Saint-Aubin, Et sur chaque sentier de ce vaste jardin Du moderne progrès on voit surgir un gage.

Mais le peuple n'est pas un aveugle instrument : De Londres il ne suit les lois ni le langage : Anglaise est la surface et le fond est normand.

Fête écossaise à Blair Athol

A Mme de Boisairault

Août 1866

Le Bag-pipe a sonné les trois appels de fête; Blair Athol retentit de hurrahs prolongés, Et les clans Ecossais, pour un jour mélangés, Accourent au signal de gloire ou de défaite.

La nature a prêté son décor. Sur le faite Des monts, les rocs géants aux cirques étagés; Puis les eaux des torrents, les vallons ombragés; En bas, les tapis vers et l'arène parfaite ...

Place! Voici les jeux: le port des lourds poteaux, Et la course, et la lutte, et le jet des marteaux, Le saut des grands fossés, la danse des claymores ...

Portant Kilt et bonnet, un lord, maître après Dieu, Proclame les vainqueurs; et sous les sycomores, La garde lance au ciel les airs de Boieldieu!

De Belfort à Bale

A mon compagnon de voyage Hervieu

Août 1886

Chère Alsace, pardon si, traversant tes plaines, Je n'ai pas, d'un cœur libre, accompli mon dessein D'admirer tes coteaux, tes forêts, ton front ceint Des fleurons vosgiens, tes cités, ruches pleines.

Partout je me heurtais aux sinistres haleines Des corbeaux de malheur abattus sur ton sein; Mais pas un des clochers ne sonnait le tocsin, Et je sentais mes yeux pris de larmes soudaines.

Ils ont germanisé jusqu'au nom des hameaux, Ecorché notre langue et torturé les mots ... Ainsi tout souvenir devient une souffrance;

Et voilà qu'à Mulhouse on fête par un bal Les grades et les croix du plus vieux général Dont la botte jadis osa souiller la France!

Les villes de Hollande

Octobre 1866

Féconde est la Hollande en surprises nouvelles. De loin, sur l'horizon qu'on ne peut limiter, Peu à peu l'on croit voir de grands bras s'agiter : Serait-ce des géants en quête de querelles ?

On approche : et bientôt l'on distingue les ailes D'innombrables moulins en vedette postés Sur les remparts déserts des antiques cités : Une étrange couronne ils forment autour d'elles.

On entre : et dès l'abord un mélange criard De trop vives couleurs étonnent le regard : Canaux bleus, arbres verts, murs et pavés de briques :

Sur ce fond diapré, de sombres ponts-levis Abaissent tour à tour et lèvent leurs portiques ... Arlequin reconnaît sa botte et ses habits.

L'arrivée d'un transatlantique

A l'ami Galibourg

Saint-Nazaire, septembre 1880

Est-ce un monstre marin, dont la voix athlétique A jeté dans la nuit un long mugissement? La rive en tremble encore et le bruit court, semant Dans tous les cœurs l'effroi d'un désastre nautique.

De loin, sa coque noire apparaît fantastique, Vomissant des torrents de vapeur, essaimant Sur la ville des feux d'enfer : commencement De cauchemar venu du fond de l'Atlantique ...

Peuples! ne craignez point ce géant de métal! S'il rugit, c'est de joie; et d'or occidental Il a chargé pour vous ses entrailles profondes.

Il arrive malgré la tempête et les vents : C'est le trait d'union qui rapproche les mondes, Le messager de paix entre les continents.

Ното

Le pouvoir de l'homme

L'homme, par son génie, a vaincu la nature, Il la courbe sous lui, la pétrit à son gré : En maître il lui commande, et d'un œil assuré, De ses coups il la force à subir la torture.

Il arrache aux métaux leur secrète structure; Il franchit l'Océan; les monts sont pénétrés; Par la foudre du ciel ses ordres sont portés, Et la nature inerte obéit sans murmure.

Pour lui les plantes même ont changé de climat; Et devant son fouet levé pour le combat, Du roi des animaux les colères fléchissent.

Mais l'homme est terrassé par l'homme son égal; Sans le secours de Dieu les peuples dépérissent, Et leur gloire d'un jour s'effondre dans le mal.

Mulier

La femme est le pivot de l'histoire du monde. Par elle on devient bon, méchant, fou, criminel; Le plus indifférent écoute son appel : Son amour est parfois un tonnerre qui gronde.

Romains, Grecs et Gaulois, preux de la table ronde, Chevaliers bannerets prompts au sanglant cartel, Valeureux escadrons jurant sur le Missel D'aider Jeanne à chasser l'envahisseur immonde.

Que d'âmes ont frémi sous l'enivrant regard D'une fée exhalant leur mépris du hasard, Et pour guide écoute sa voix enchanteresse!

Mais la femme aussi règne, hélas ! en autre lieu. Dans les réduits impurs où se perd la jeunesse, Combien, comme Judas, ont renié leur Dieu !

Les indépendants

Je déteste ces gens d'humeur atrabilaire, Qui, mécontents de tout, même de leur foyer, Rageurs, impénitents, ne savent qu'aboyer Contre les droits acquis par l'usager ordinaire.

Rien au monde, à leur gré, ne mérite salaire; Il n'y a que mensonge : il faut tout nettoyer; Eux seuls ont la science infuse, pour broyer Ceux qui n'admettent pas leur talent nécessaire.

Sur la foi d'un journal, ils ont toujours raison; Et sur la politique ou la religion, Ils tranchent d'un seul mot les arrêts les plus graves.

Ils sont indépendants, disent-ils. Et pourtant, D'aveugles passions ils se montrent esclaves, Car ils donnent créance au moindre charlatan.

La roulette à Monaco

Octobre 1874

Dans la plus vaste salle, aux lambris magnifiques, D'un palais élevé pour le plaisir des yeux, S'étendent fièrement trois tapis spacieux Sur lesquels sont gravés des traits cabalistiques.

Et le soir, tout autour de ces tables bachiques, On voit en rangs pressés, émus, silencieux, Les deux sexes joueurs pâlir, jeunes et vieux, Vidant bourse et trésors sur ces lignes magiques.

De graves croupiers, le râteau dans la main, Font mouvoir la roulette, et seuls juges du gain, Fauchent des monceaux d'or dont gémit la tribune.

Qu'attendent tous ces gens aux regards inquiets ? Ils sont venus tenter la mobile fortune Et le sort dédaigneux les prend dans ses filets.

Faits divers

A travers les journaux

Paul s'est logé trois balles dans la tête; Pierre a coupé sa maîtresse en morceaux; Et Jean, sauvé par un prêtre des eaux, L'a dépouillé pendant une tempête;

Marc a brûlé tout un village en fête; Luc a séduit des femmes par troupeaux ... Tels sont les faits divers dont les journaux Tiennent sans cesse colonne prête.

Ces traits affreux par millions vendus, Sont, chaque jour, commentés, répandus : L'éclair les porte à tous les vents de France.

Etonnez-vous de voir renouveler Tant de hauts faits! ... Si j'avais la puissance, J'édicterais défense d'en parler.

Confession

Tout serviteur du Christ est confus de soi-même, Quand il fait sur son âme un sérieux retour. Pourrait-il rencontrer dans sa vie un seul jour Qui fût exempt de blâme ou de faiblesse extrême!

Nous possédons en nous un terrible problème : Une lutte implacable, engageant tour à tour Les vains désirs des sens, les traits du pur amour, L'orgueil, et les élans vers le bonheur suprême.

Lancé sur l'Océan du vrai, du bien, du beau, A travers mille écueils notre frêle vaisseau N'évite qu'à grand peine une île meurtrière.

De la foi trop souvent l'appétit est vainqueur. Que sert d'avoir soumis à nos lois la matière ? . . . L'homme est grand par l'esprit, et petit par le cœur.

Chronomètre politique

En assistant à la curée de l'année 1879

A dix ans, n'ayant point souci de politique, On suit sans hésiter la foi de ses parents : Bientôt l'on sent en soi de généreux accents, Et l'on crie à vingt ans : Vive la République!

Mais quand on a vécu dans le monde pratique, Les rêves d'utopie accourent moins ardents : On voit les hommes tels qu'ils sont : et vers trente ans On ne méprise plus le soleil monarchique.

Puis les excès commis par les fous furieux, Font, si l'ambition n'aveugle point les yeux, Chercher, à quarante ans, un roi de longue vie;

On jure pour jamais haine au clan radical; Le suffrage sans frein paraît une folie : On n'est, à cinquante ans, qu'un affreux clérical.

Ballade

Par 25° de froid – hiver de 1879

La neige tombe à gros flocons, Le jour disparaît sous le givre : Du feu ! des verres ! qu'on s'enivre ! Laquais débouchez les flacons;

Videz les Bordeaux, les Mâcons! Qu'au Dieu du vin chacun se livre! Le monde meurt: à nous de vivre Et traversons les Rubicons!

Ainsi chantaient vingt joyeux drilles, Fêtant l'hiver en lazarilles, Quand un pauvret vint à passer.

Pas un seul n'écouta sa plainte, Mais vers le soir (Ô Vierge Sainte!) Vingt morts il fallut ramasser.

Culte de la matière

De Naples à Glasgow, de Tolède à Berlin, J'ai voulu visiter les vastes capitales Qu'Europe décora de splendeurs magistrales, Pour consacrer leur gloire ou masquer leur déclin.

Cent fois j'ai parcouru, sur ce brillant chemin, Leurs places, leurs palais aux somptueuses salles, Leurs jardins merveilleux, leurs riches cathédrales, Leurs théâtres jaloux de l'enchanteur Merlin.

Et partout j'ai vu l'homme, en proie à la matière, S'écarter de la route où fleurit la prière, Pour suivre de ses sens les appétits en feu.

Aux quatre vents du luxe il jette ses pensées : Les églises pour lui deviennent des musées, Et s'il respecte l'art, c'est en oubliant Dieu.

Renoncement

Admirable concert des champs et des prairies, Verdure enamourée où reposent mes yeux, Suave odeur des foins qui porte aux rêveries, Air pur des frais vallons, calme absolu des Cieux,

O! que je vous préfère aux sottes moqueries Où se plaît le cerveau de tous nos demi-dieux! Que j'éprouve de paix loin des pirateries Dont l'impudeur s'étale à l'entour des hauts lieux!

Près de vous, je renais aux suaves pensées, Je vois s'évanouir les vapeurs condensées Qui d'ombre et de dégoût m'enveloppaient là-bas.

Aux cœurs ambitieux j'abandonne le monde, Et pour m'ensevelir dans votre paix profonde, Je renonce aux faveurs qui naissent sous mes pas.

Demi-siècle

Cinquante ans! Voici l'heure où l'esprit fatigué Par de rudes combats fait halte, et se repose Pour mesurer en paix, avant la grande pause, La route parcourue et l'effort prodigué.

Sévère est la revue : amours, honneur brigué, Peines, illusions, œuvres de vers, de prose, Tout ce qui nous sembla bien, mal, joyeux, morose, Se jauge au profit net, comme un fleuve endigué.

Demi-Siècle! ... On a vu, sur son propre domaine La deux centième part de l'existence humaine S'écouter ... Songe étrange aux traits déjà lointains!

Qu'est-ce que le temps, si toute notre histoire N'exige pour garants qu'à peine cent témoins ? Et que l'homme est petit! Et que vaine est la gloire!

Penanros sur Odet

A Madame A. Guieysse, née de Kerguiffinec

Septembre 1872

Je sais, à l'ombre des grands bois Baignant leurs pieds dans la rivière, Une vieille gentilhommière Où j'ai goûté plaisirs de rois.

Loin de la ville et de ses lois, On y respire paix entière Dans la simplicité première Des habitudes d'autrefois.

De frais sentiers bordent la plage, Et d'arômes de fleur sauvage Le vent de la mer chante rempli ...

O Penanros, si la tourmente Me force à replier ma tente, J'irai te demander l'oubli.

Evolution

St Nazaire, 15 Janvier 1803

Depuis le premier jour où l'on sent la vieillesse Jusqu'au moment fatal des derniers cheveux blancs, Un travail ténébreux s'élabore à pas lents Dans l'esprit et le cœur d'où s'enfuit la tendresse.

L'humanité parait morose, la tristesse Envahit l'âme et rend les souvenirs brûlants. On discute sur tout. Foin des premiers élans. On devient exigeant, même pour la jeunesse.

C'est une heure de crise et d'immense chagrin, Révolte de la chair contre son souverain : Un désordre jaloux dont on n'est pas le maître...

Il cesse dés qu'on prend le parti d'être vieux, Et l'on retrouve alors la sérénité d'être, Car le vieillard est doux et n'est plus envieux.

Ataxie

Existe-t-il au monde un chagrin plus amer Que de sentir, dans les profonds de son être, Le corps s'émietter, les forces disparaître Lorsque le cœur est chaud, et l'esprit toujours vert ?

On rêve de projets vastes comme la mer; On étudie encore, on voudrait tout connaître, Et voilà que le froid du tombeau vous pénètre Et que l'abîme n'ait sous vos pas entrouvert.

On lutte, mais en vain, car cet effort épuise, Il faut abandonner la place reconquise Et reculer sans cesse, après chaque retour ...

Enfin l'on est vaincu: la névrose l'emporte; Et, cloué sur le roc, rongé par le vautour, On vit dans les lambeaux d'une chair déjà morte.

ARTS

Le tombeau du duc François II Par Michel Columb

A Robert Oheix

Août 1877

Sur le marbre couchés, le Duc et sa compagne Semblent dormir en paix et respirer encore; Et leur fier lévrier, au collier bouclé d'or, Veille à leurs pieds, portant l'écusson de Bretagne.

Autour du lit ducal, saint Louis, Charlemagne, Apôtres et Vertus, descendus du Thabor, Protègent le dernier souverain de l'Armor Et lui gardent sa place à la sainte Montagne.

O sculpteur! ton ciseau, cher à nos cœurs bretons, En dentelant la pierre anima ses festons; De l'immortalité ton œuvre a l'assurance.

A tes noms empruntant une double beauté, De la blanche colombe elle a pris l'élégance Et du grand saint *Michel* la noble majesté.

Michel Columb et le tombeau des Carmes

Cathédrale de Nantes, Octobre 1879

Des Grecs et des Romains j'ai vu les mausolées; De Memphis j'admirai les caveaux incompris; J'ai sondé les dolmens dont les vastes débris Parsèment de l'Armor les rives désolées ...

Mais tous ces monuments de grandeurs immolées N'attestent que le deuil, les regrets et les cris De la vanité froide; et dans les cœurs meurtris Les douleurs ne sont point par l'orqueil consolées.

L'art, chez Columb, aspire à plus hautes leçons ! Il fait vibrer le marbre aux divins unissons, Et donne à l'œuvre entière une immortelle vie.

Au dernier de nos ducs consacrant son ciseau, Il transforme à ce point la matière asservie Que du peuple Breton l'on dirait le tombeau.

Même sujet

Cathédrale de Nantes. Octobre 1879

Quand des rayons du soir dorés par les vitraux Le soleil éblouit la vieille cathédrale, Plus brillante apparaît la blancheur magistrale Du marbre qui revêt les opulents tombeaux.

La pierre vit et parle; et sous les grands arceaux S'évanouit soudain la pompe sépulcrale; Les archanges gardiens de l'image ducale Semblent la soulever dans leurs chastes manteaux.

Et cependant, le chœur des célestes vertus, Des apôtres, des Saints, de splendeur revêtus, Autour du monument chante un divin cantique ...

C'est ton œuvre, Ô Columb, qui m'a fait entrevoir Dans une heure d'oubli ce rêve magnifique; Sois fier ! au seul génie appartient ce pouvoir !

Fra Angelico

Est-il vrai que le frère Angélique Ait pu seul, sans le secours du ciel, Composer son œuvre de Missel? ... Ecoutez cette histoire authentique.

Une Reine à l'invincible appel, Promettant un cadeau magnifique Fit prier un peintre poétique D'imiter le triomphe immortel.

A revoir le Paradis qui s'ouvre, Paul Baudry passa trois jours au Louvre; Puis, vaincu, refusa le projet.

Non, dit-il, ce moine usa de charmes; A genoux il a suivi son trait, Et trempé son pinceau dans ses larmes !

Le Moïse de Michel-Ange

Rome, Octobre 1874

Debout devant ce vieillard immobile, Pendant longtemps je suis resté rêveur : Et fasciné, j'ai craint son bras vengeur Prêt à lancer la foudre sur la ville.

Bien au dessus de la force virile, Son regard plane en sereine splendeur : Que de puissance et de calme grandeur Dans les longs flots de sa barbe docile!

Tel il parut assis sur le Sina! ... Un fier archange alors le dessina Pour ciseler ce bloc de marbre épique.

Et le voilà, du ciel même apporté; Car à ses Dieux la statuaire antique Ne sut donner si franche majesté.

Parme et le Corrège

Parme, Octobre 1874

De fraîcheur, de paix, de charme, Un parfum règne en ces lieux : Tout est coquet, gracieux, Comme le doux nom de Parme.

Ils sont loin, les jours d'alarme Où Farnèse, en furieux, Guerroyait contre les cieux ... Aujourd'hui Pallas désarme.

Et Corrège seul est roi, Triomphant, dictant sa loi Dans la chambre de Diane.

Il fixe la nuit, le jour Sa palette est diaphane : C'est le peintre de l'amour.

Il pensiero

Florence, Août 1865

Dans la chapelle austère, Tombeau des Médicis, Sur un socle de pierre Le Penseur est assis.

A ses pieds, la Lumière Et l'Ombre aux traits noircis, Se couchent sans mystère, Endormant leurs soucis.

Et lui, grave, impassible, Désormais insensible A tous les coups du sort,

Il songe que tout passe, Et qu'à l'heure, sans grâce, Les rois vont à la mort.

Le Lion de Lucerne.

Lucerne, septembre 1874

Tu défendais jadis le palais de nos rois, Noble lion vaincu derrière ses murailles; Tu bravas avec eux le destin des batailles, Et tu versas ton sang auprès d'eux, mille fois.

L'émeute seule osa voter tes funérailles. Une tourbe en délire, un jour, fondit sur toi, Et fidèle au devoir, victime de ta foi, Tu tombas sous le fer plongé dans tes entrailles.

Mais de ton dévouement tu recueillis le prix : Un artiste fameux, de ton courage épris, Te releva mourant, te fixa sur la pierre ...

Tu revois ta patrie; on te dresse un autel; Et taillé dans le flanc d'une montagne altière, Par un prodige d'art, tu deviens immortel.

Deux lions

J'ai vu, sur deux rochers, deux grands lions de pierre, Taillés par le génie en pleine vérité, Pour donner, de leur gîte, à la postérité Des leçons de vaillance et de noble carrière.

L'un, blessé, fer au flanc, abaissant sa paupière Sous les coups d'un destin que le peuple irrité Imposa, le dix août, à sa fidélité; Mais frappé droit au poste, et sans bond en arrière.

L'autre, des monts voisins fièrement descendu, Adossé contre un roc, front haut, jarret tendu, Semblant jeter ce cri : Teutons, venez me prendre! ...

O lion de Lucerne! O lion de Belfort! J'enverrai devant vous mes enfants pour apprendre Comment tombe un soldat, comment il reste fort!

Impromptu

Vous me demandez un sonnet : Que voulez-vous que je vous dise ? Ce n'est qu'à Naples qu'on connaît L'heureux mortel qui l'improvise.

Le silence du cabinet Est nécessaire à l'entreprise, Mes vers ne sont jamais au net Que vingt fois je ne les relise.

Laissez-moi donc, en franc loisir, Courtiser la muse et choisir Un sujet pour vous plein de charmes ...

Mais, par Phébus! auriez-vous le pouvoir De dompter le Parnasse et de ravir ses armes? Car j'ai fait un sonnet sans m'en apercevoir.

Réception du chemin de fer de Nantes à Châteaubriand

Décembre 1877

La vapeur a sifflé; le train s'élance et vole; Et le monstre rugit, franchissant maint vallon, Apportant la richesse au cœur d'un vieux canton Qui l'admire, surpris, croyant revoir Eole.

Et l'Erdre, secouant sa brumeuse auréole, Se réveille soudain de son sommeil profond, Indigné de se voir traversé d'un seul bond Par un arc élancé de fière parabole.

Fleuve, sèche tes pleurs. En domptant le métal Qui se tordait brûlant sous le marteau brutal, Cet ouvrage à jamais consacre ta mémoire.

Et vous, par qui le fer devient un humble agent, Pardonnez si ma voix n'atteint pas votre gloire; A vaincre la nature on devient indulgent.

L'exposition universelle de 1878.

Champ de Mars, Août 1878.

Superbe entassement de pompeuses merveilles, Dépouilles et tributs de cent peuples divers, Qu'en un moment d'orgueil rassemble l'univers, Que vous avez coûté de labeurs et de veilles!

Jamais l'Antiquité n'eut visions pareilles. Mons riche était l'Olympe; et les Dieux des Enfers, Au récit de Mercure attestant leur revers, Ne consentirent pas à croire leurs oreilles.

L'or, le bronze et la soie, et marbre et diamants, Tous les produits du sol sévères ou charmants Se pressent transformés par l'art ou l'industrie.

Mais je ne vois ici qu'un corps prodigieux, Constellé de trésors, ivre d'idolâtrie; Je cherche en vain son âme : elle est encore aux cieux.

Guerres

La baie du Croisic

Lorsque César, jaloux de dompter l'Armorique, Vint avec les tribus de l'univers soumis Assiéger sous Gwéned ses plus fiers ennemis, L'Océan fut témoin d'une lutte héroïque.

Dominant les flots bleus, la presqu'ile celtique Offrait à nos aïeux d'imprenables abris; Ce ne furent bientôt que monceaux de débris Quand l'art eût terrassé la valeur Vénétique.

La flotte enfin reçut les derniers de ces preux, Mais le ciel refusa de combattre pour eux; La brise les trahit; et vain fut leur courage.

Tu vis ce grand désastre, Ô cirque Guérandais ! Sur tes coteaux César assistait au carnage, Et sans ouvrir tes flancs, ingrat, tu le portais !

Les remparts de Guérande

Mars1873

Couronnant la cité d'une triple ceinture, De vieux murs séparés par d'orgueilleuses tours Dominent des fossés profonds, dont les contours Sont fixés par deux rangs de rameuse verdure.

Au centre, un temple saint, de gothique structure, En l'honneur d'Albinus, héros des anciens jours, Porte au ciel le tribut de fidèles amours, Et des vitraux parlants animent sa sculpture.

Ces murs virent jadis de terribles combats; Et l'Espagne, à leur pied, perdit mille soldats Pendant qu'on implorait au temple la victoire.

Ils conservent encore leur antique fierté; Des chevaliers bretons ils transmettent la gloire. Aux horizons lointains de la postérité

Le champ des Martyrs.

Chartreuse d'Auray, mai 1870.

L'aspect de ce champ-clos est empreint de tristesse; L'herbe croit au hasard; deux rangs de grands sapins Sombres et désolés, encadrent les chemins Et l'on entend gémir le vent qui les caresse.

Un temple de granit, sévère et sans richesse, Simple voile jeté sur d'immenses chagrins, Couronne ce tableau froid comme les Destins, Qui vous saisit au cœur en sa calme noblesse.

C'est ici que, traîné par l'oubli d'un serment, Un troupeau de vaincu subit le châtiment D'avoir, à Quiberon, combattu pour Dieu même.

La rage d'un préteur, un soir, les fusilla : Mais la patrie en deuil releva l'anathème En inscrivant : *Moerens posuit Gallia*.

Saint-Malo et Saint-Servan.

Octobre 1873.

Saint-Malo, Saint-Servan, cités sœurs, mais rivales, Quand donc éteindrez-vous les brandons enflammés Qui, jetant la discorde en vos cœurs alarmés, Entretiennent chez vous d'éternelles cabales?

En souvenirs fameux vous êtes presque égales. A Saint-Malo la mer, les tombeaux des deux bés, Le cercle de remparts par la vague nimbés, Les antiques créneaux, les portes magistrales.

A Saint-Servan la Rance, et la tour Solidor, Et le poste d'Alet, que Rome, aux fils d'Armor Imposa dans un jour de juste défiance ...

Sus donc! Unissez-vous dans une œuvre de paix, Pendant que vous luttez, vous oubliez la France, Et vous abandonnez vos forces aux Anglais.

Les ruines de Tonquédec

Côtes du Nord, septembre 1871

Sur un sommet boisé, roi des coteaux puissants Qui donnent au Léguer un faux air de richesse, Surgit de Tonquédec l'altière forteresse Dont les vastes débris sont encore menaçants.

Ses vieux murs ont bravé les injures des ans. Au milieu de ses tours que le lierre caresse, Un antique donjon fier et hardi se dresse, Commandant le respect par ses blocs imposants.

Des sires de Coetmen ici fut la demeure : Nid d'aigles, d'où jadis on voyait à toute heure Deux preux bardés de fer s'élancer aux combats.

Hélas! que reste-t-il de ces beaux jours de gloire? Seuls les blasons sculptés rappellent leur mémoire, Et l'on en foule aux pieds s'effaçant sous les pas.

Le départ des mobiles Bretons

Saint-Brieuc, Septembre 1870

Les Bretons sont partis en épaisses colonnes Stoïques et chantant les vieux refrains d'Armor, Qui célèbrent Arthur, et la lande aux fleurs d'or, Et les clochers à jour, et les saintes patronnes.

Pleurez, mères en deuil! Pleurez, blondes Yvonnes! La guerre impitoyable exigera l'essor De bien d'autres héros qui chanteront encor ... Partent-ils pour cueillir d'orgueilleuses couronnes?

Non. La gloire pour eux passe après le devoir Le canon tonne au loin : Paris n'a plus d'espoir, Il faut venger le sang de la France meurtrie!

Qui sait combien d'entre-eux au foyer reviendront ? Sans retourner la tête, au péril droit ils vont : Trochu leur a crié : Pour Dieu, pour la patrie !

Sedan

A la mémoire de mon ami Alfred de Boisairault, lieutenant de chasseurs d'Afrique, tué dans l'une des dernières charges de la bataille.

> Un cercle de canons, sur les hauteurs voisines, Emprisonnait l'armée. Eperdus, sans espoir, Les soldats fuyaient tous vers Sedan, gouffre noir, Vers lequel convergeaient les balles assassines.

Et les morts s'entassaient sur les morts. Vers le soir, Les chasseurs restaient seuls, groupés sur les collines, Retenant leurs coursiers, préparant leurs poitrines, Résolus à mourir en martyr du devoir.

Chargez! cria leur chef, et sauvez la retraite!
On vit les bleus dolmans voler à la défaite.
Pas un seul ne revint ... Ah! tu l'avais promis,

Boisairault, de verser tout ton sang pour la France! Mais je perds, en ce jour, le meilleur des amis, Et la patrie en deuil voit fuir toute espérance!

Pilori

Décembre 1870

Depuis près de cinq mois, mois d'angoisse et d'effort, L'ouragan de la guerre éclatant sur nos têtes Avait en pleurs changé nos fanfares de fêtes Et le pays, vaincu, luttait contre la mort.

La neige, pour combler l'inclémence du sort, Couvrait de son linceul le sang de nos athlètes, Glaçant, malgré la voix de trop ardents prophètes, Les membres du soldat, engourdis, sans ressort.

De malheureux blessés, du tombeau revenus, Affluaient d'Orléans, transis et presque nus : Et chacun s'empressait d'aider à leur courage.

Un français cependant fut sourd à cet appel. J'ai vu dans une gare un gros maître d'hôtel Exiger d'un Turco le tarif d'un potage.

La retraite de l'armée de la Loire

A la mémoire de mon frère Charles, capitaine des mobilisés de Vannes, tué le 17 décembre 1870, au combat de Droué.

> La France avait perdu ses vaillantes armées. Reischoffen, Sedan, Metz, Orléans, noirs tombeaux, Avaient enseveli ces immenses troupeaux D'âmes au cœur loyal, de valeur affamées.

Paris seul résistait. Les villes alarmées Se laissaient envahir par de sombres corbeaux, Et n'osaient imiter, relevant leurs drapeaux, Strasbourg et Châteaudun, de ruines semées.

La Loire cependant vit encor les combats De sublimes héros défendant pas à pas Les sillons mutilés de la sainte patrie.

Frère, tu fus l'un d'eux ... Il ne te sert de rien D'avoir bravé deux ans de soleil d'Arabie : Tu tombes à Droué sous le plomb d'un Prussien!

La bataille du Mans

Plaintes d'un mobilisé Breton

Janvier 1871

De loin terrassés Par l'artillerie, De la tuillerie Nous fûmes chassés.

O rage! O furie! O morts entassés! O beaux temps passés De chevalerie!

Mais quoi ! Pouvions-nous Répondre à ces coups D'infernal tonnerre ?

On donne aux Bretons, Pour armes de guerre, De simples bâtons!

Guerre civile

2 mai 1871

Du haut de Montretout, j'admirais la grand'ville Etalant aux regards sa royale splendeur, Pendant que du printemps l'agréable senteur Exaltait ma pensée aux doux rêves dociles.

D'un affreux cauchemar je fus pourtant l'asile. Je crus voir la cité profanant sans pudeur Ses trésors et sa gloire : et noyant la grandeur Dans l'océan fangeux de la guerre civile.

D'ignobles histrions l'entraînaient au sabbat : La ruine et la mort suivaient chaque combat : De tous les monts voisins le fer pleuvait sur elle.

Et de la France, en proie à la fatalité, Nos soldats, rage au cœur, épousaient la querelle ... Ce rêve était, hélas ! une réalité !

La batterie de Meudon

Armée de Versailles, mai 1871

On n'entendait plus rien sur la terrasse. La voix cria : - Première pièce ... feu ! Soudain l'éclair jaillit vers le ciel bleu : L'obus traça sa courbe dans l'espace.

Et devant lui, riant de sa menace, Fière d'avoir renié ciel et Dieu, Paris livrait ses charmes en tout lieu Aux appétits d'une ivre populace ...

Tristes, muets, et l'angoisse au regard, Les artilleurs sondaient le blanc rempart, Quand apparut un dôme de poussière.

Courage amis ! car l'obus de Meudon Du fort d'Issy crève la poudrière : Paris bientôt demandera pardon.

Rome en 1874

A l'abbé Louis Chauffier

Octobre 1874

Que de tristesse, Ô Rome, en tes murs amassée! Jadis la croix régnait jusque sur l'Arsenal, Et sous les fiers lambris du Palais Quirinal, De pontifes je vis une foule empressée.

Par quelle hydre es-tu donc depuis lors enlacée? Je ne te connais plus. Le bâton pastoral Cède au sabre la place; et, sous le joug brutal, Tes temples sont déserts et ta sève est glacée.

Une tourbe infidèle, en s'abattant sur toi, Brise les attributs qui proclamaient ta foi; Où les Vierges priaient les chansons retentissent;

Sans peur du ciel, on vend tes trésors à l'encan, Et pour que ses décrets jusqu'au bout s'accomplissent, On dresse des canons contre le Vatican.

Aux 30 Médecins de la Marine Militaire

Victimes de la fièvre jaune au Sénégal en 1878

Il est un saint amour que redoutent les mères, Qui force la nature, et dont les mouvements Engendrent des héros dignes des monuments Que les siècles de gloire ont légués à nos pères.

Rome le consacra, lorsque, sourd aux prières, Régulus la quitta pour garder ses serments. Il fut divinisé, quand, bravant les tourments, L'Eglise de Jésus enseigna ses mystères.

D'humbles cœurs de soldats le pratiquent encor : Quittant femme et patrie et tout espoir de l'or, Pour obéir au cri d'une voix inhumaine;

Un docteur aujourd'hui me l'a fait entrevoir. Il court droit à la mort vers la côte Africaine, Et j'ai compris d'un mot l'amour saint du devoir.

Ma politique

A Victor de Laprade

O maître aimé, j'entends résonner dans vos vers Les voix de la nature en mâles symphonies. Votre lyre a vibré sous les flots d'harmonies Qui de la terre aux cieux remplissent l'univers.

L'orgueil est à vos pieds. Démasquant ses travers Vous avez flagellé les noires félonies. Tribuns et courtisans, traînés aux gémonies, Par vous de la fortune ont subi les revers.

Puis, quand l'envahisseur osa souiller la France, Vous avez ranimé nos lueurs d'espérance En nous jetant le cri de la Pucelle au roi!...

Le culte de l'honneur est votre idolâtrie : Et je donne à mes fils vos livres pleins de foi, Pour leur faire aimer Dieu, son œuvre et la Patrie.

Lassitude

Muse, fais un miracle, et chasse loin de moi Les sombres cauchemars qui tourmentent ma vue. Mes yeux sont obscurcis, je n'ai d'espoir qu'en toi De mon triste horizon viens éclaircir la vue.

Parcours le cercle entier. Plus d'honneur, plus de foi La maison du Seigneur est déserte, inconnue; On dépouille le juste au mépris de la loi; Et, sortant des Enfers, la Force est revenue.

Pour mieux escalader les degrés du pouvoir, On entasse à ses pieds les débris du devoir Et sur ce mont nouveau, la foule ivre se rue.

Muse, comment pourrais-je entendre ton accent, Si de ce noir chaos, rêve affreux qui me tue, Je n'étais délivré par ton souffle puissant!

Aux jésuites

29 mars 1880

Ils veulent vous chasser, ô mes vénérés maîtres, Ils ont peur de ce nom de Jésus, votre roi, Qui luit, pur et brillant, sur vos robes de prêtres, Pour doubler votre force en enseignant sa loi.

Reniant le passé de leurs pieux ancêtres, Voués à la matière et parjurant leur foi, Ils ne peuvent former (les lâches et les traîtres!) De jeunes mécréants que par votre renvoi.

Tout ce qui touche au Christ leur donne l'épouvante, Ils ont la fièvre au cœur, une croix les tourmente Et pour eux l'Evangile est l'antique vautour ...

Qu'ils redoutent plutôt les coups de la Fortune, Car pour vous dépouiller, ils guettent le retour Des sinistres bandits qu'enfanta la Commune!

Les nouveaux Tartuffes

Res, non verba

Quelle riche moisson d'hypocrites épis S'offrirait de nos jours à la faux de Molière! Qu'on entendrait crier, sous sa rude lanière; Après les faux dévots, de tribuns accomplis!

L'un de la Liberté prétend qu'il est épris Mais il ne peut souffrir église ni prière; L'autre tout cousu d'or, et niant la misère, De la *Fraternité* vante partout le prix.

Quant à l'*Egalité*, c'est une humble déesse Pour qui nos radicaux n'ont que feinte tendresse : Ils préfèrent plumets, croix, galons, maroquin.

A l'assaut du pouvoir ils grimpent avec rage, Ecrasant les naïfs qu'étonne leur courage ... Tartuffe en vieillissant s'est fait républicain.

VII

Les nouveaux lartuffes.

(Res, non Verba.)

Quelle riche moisson d'hypocrites épis S'offrirait, de nos jours à la faux de Molière! Qu'on entendrait crier, sous so rude lanière, Après les faux dévots, de tribuns accomplis!

L'un de la liberté prétend qu'il est épris. Mais il ne peut souffrir église ni prière : l'autre, tout cousu d'or et niant la misère, Le la Fraternité vante partout le prix.

Guant à l'Egalite, c'est une humble Déesse. Pour qui nos radicaux n'ont que feinte tendresse: Ils préférent plumets, croix, galons, maroquin.

I l'assaut du pouvoir ils grimpent avec raye, Ecrasant les naifs qu'étonne leur courage.... Cartufe en virillissant s'est fait républicain. Le pouvoir de l'homme.

L'homme, par son génie, a vainen la nature, Il la combé sous lui, la pétrit à son gré: En maître il bui commande, et d'un œil assuré, De ses coups il la force à subir la torture.

Il arrache aux métaux leur secrète structure; Il franchit l'Océan; les monts sont pénétrés; Far la foudre du ciel ses ordres sont portés, Et la nature inerte obeit sans murmure.

Tour lui les plantes même ont change de climat: Et devant son fouet leve pour le combat, Du roi des animaux tes-colères fléchissent.

Mais l'homme est terrasse par l'homme son égal: Sans le secours de Lieu les peuples dépérissent Et leur gloire d'un jour s'effondse dans le mol.

Les décrets du 29 mars

30 juin 1880

Je vous hais, vils flatteurs des hordes populaires Qui, pour mieux assouvir de lâches voluptés, Détruisez les séjours des vertus séculaires Dont l'exemple trempait les cœurs de nos cités.

Il vous faut des palais, des corps de janissaires, Des poètes farcis d'iambes frelatés, Des artistes chantant vos gloires tutélaires, Et d'opulents festins au poids d'or achetés.

Allez, montez toujours vers le faîte suprême, Ecrasez sous vos pas les prêtres de Dieu même, Gorgez-vous des trésors par le peuple amassés!

Mais de l'histoire en vain vous dédaignez l'école, J'entends déjà des bruits de trônes fracassés : La roche Tarpéienne est près du Capitole!

Pitié pour eux

Lundi 31 mai 1880, lendemain de la procession de la fête-Dieu

Il existe pour tous une heure vengeresse Où, pour mieux flageller l'hydre des lâchetés, On voudrait la meurtrir des cent nœuds d'une tresse Chargés de fer, de plomb, et sans trêve agités.

J'ai traversé cette heure. Est-ce donc la paresse Qui retenait hier au fond de nos cités Tant d'hommes dont jadis on admirait la presse Suivant les pas du Dieu qui les a rachetés?

Non, ce n'est pas la peur ... Ces croyants sans courage N'ont pas osé, debout, tenir tête à l'orage D'un sénat d'aboyeurs méritant leur dédain...

Muse, pitié pour eux! arrête, ils sont à plaindre. Ils savent qu'un pouvoir certain de les atteindre Pour un acte de foi leur ôterait leur pain.

Aux catholiques

Octobre 1880

Allez, messieurs, crochetez les serrures! De leurs couvents chassez les Capucins, Emmenez-les comme des assassins Entre deux rangs d'argousines figures!

Démolissez ces paisibles clôtures Où de la Croix les humbles fantassins Priaient le ciel d'oublier vos larcins Et de voiler vos immondes luxures!

Allez, poussez vos cris de charlatans! Derrière vous j'entends rire Satan Qui se prépare à l'heure de vengeance.

Dieu veille en haut! Vos crimes sont comptés! Il vous rendra, le jour de l'échéance, Cent fois les coups que vous avez portés.

Dieu les conduise

Juillet 1880

En montant cette nuit sur le pont du vaisseau Qui vous devait porter loin des rives de France, Vous m'avez fait, Ô père, entrevoir l'espérance D'un retour que j'envie à votre cher troupeau.

Le monde, disiez-vous, est comme un arbrisseau Qui sous l'effort du vent oscille et se balance, Mais la tempête est courte, et l'arbuste en souffrance Se relève parfois au premier renouveau.

Dieu vous conduise au port ! et soyez bon prophète, Car je vous attendrai sans faiblir, et j'apprête Les cœurs de mes deux fils à goûter vos leçons.

Quels tristes temps, hélas ! Maîtresse du tonnerre, La Liberté vous chasse en hurlant ses chansons, Faut-il que nous soyons jaloux de l'Angleterre !

Expérience

Octobre 1880, Pendant l'exécution des décrets du 29 mars

Jadis je fus séduit par le mot République. J'entrevoyais en lui d'ineffables splendeurs De dévouements sans fin, de vertus, de grandeurs, Et je n'eus pas souffert sur ce point de réplique.

Naïve illusion que la candeur explique! Je ne soupçonnais pas les mirages menteurs Qui m'ont précipité de sublimes hauteurs En sauvant de mon rêve à peine une relique!

Pourtant j'avais appris que la fatalité Fait verser dans le sang ou l'imbécillité Les fragiles pouvoirs que se choisit la France.

Pour la troisième fois, l'heure approche de nous : Nos consuls crocheteurs sont atteints de démence, Ceux que Jupin veut perdre, il les rend d'abord fous.

Libéraux

3 novembre 1880, Pendant l'exécution des décrets

Sous le joug du tyran, ne courbant pas la tête, Ils s'en allaient criant : Vive la Liberté! Leurs discours respiraient une noble fierté Et le peuple avait foi dans leur ton de prophète.

Quand l'empire tomba, ce fut presque une fête, Malgré les feux prochains de funeste clarté, Malgré Woerth et Sedan, malgré Metz emporté, Hosannah! hurlaient-ils, car l'âge d'or s'apprête.

A l'œuvre donc, messieurs, et rompez les liens Qui retenaient captifs nos esprits et nos biens : Nous pourrons désormais prier en confrérie (1)

Mais non! L'ivresse veille aux abords du pouvoir Ils bâillonnent le Christ, ils brisent l'encensoir Et leur libéralisme est une duperie.

(1) l'empire avait supprimé les confréries de Saint Vincent de Paul.

Aux magistrats démissionnaires

Août 1880

Intègres magistrats, dont la noble attitude Bravant les quolibets de journaux ameutés, A préféré des grands la noire ingratitude Aux remords qui partaient de vos cœurs révoltés.

Que vous me consolez des traits de platitude Qu'étalent en tous lieux tant d'hommes éhontés Dont l'âme sans pudeur repose en quiétude Quand l'or les éblouit de ses pâles clartés.

Oui, je vous reconnais, fils des juges austères Que les vieux parlements transmirent à nos pères, Armés contre l'effort des assauts du pouvoir.

Le monde et ses valets ne peuvent vous comprendre, Mais j'irai près de vous, mes maîtres, pour apprendre Comment on fait céder l'intérêt au devoir.

Tristia

Non, vous ne pourrez pas prier le ciel ensemble, Cœurs avides de paix et de saintes clartés! Vos chants, pour ces païens, sont un remord qui semble Dressé journellement contre leurs voluptés.

Aux antiques tyrans leur courage ressemble; La vertu leur fait peur : ils sont épouvantés De vos renoncements; et leur faible main tremble Quand la croix du Seigneur paraît sur les cités.

C'est pour cela qu'il faut chasser Dieu de l'école Dissoudre les couvents, renverser le symbole Qu'arbore tout chrétien pour guide et gonfanon.

On ira, s'il le faut, jusqu'au bout des abîmes. O sainte Liberté! Que d'effroyables crimes On commet en ton nom!

Amours

Première rencontre

Lorient, Janvier 1870

Pour la première fois, je l'aperçus au bal : Son regard était doux, sa parure était blanche : Modeste, elle bravait la stérile avalanche Des jeunes séducteurs au compliment banal.

C'était dans les salons de Monsieur l'Amiral. Au milieu d'officiers, sabre d'or à la hanche, Je m'avançai tremblant pour prendre une revanche Des assauts qu'à mon cœur adressait maint rival.

Puis l'orchestre jeta ses fanfares joyeuses Et dans le tourbillon des danses gracieuses Nous mêlâmes longtemps nos secrets dévoilés.

Au retour, je crus voir son bon ange fidèle, Qui, descendu pour moi des lambris étoilés, Contre les vains regards la couvrait de son aile.

Ce que j'aime

J'aime l'âpre désert de nos landes sauvages Le pénétrant parfum de leur bruyère en fleurs, Et les rochers géants, messagers de terreurs, Qui s'y dressent debout, témoins des anciens âges.

J'aime, sous nos grands pins ou sous les frais ombrages, Quand l'air est imprégné de suaves senteurs, Reposer mollement loin des rudes labeurs, Pendant que les oiseaux gazouillent leurs ramages.

J'aime, sur la falaise, écouter les sanglots De l'immense Océan, quand il brise ses flots Contre le dur granit qu'il bat avec furie.

J'aime le ciel d'Armor ... Mais j'aime encor bien mieux Deviser avec toi, ma compagne chérie, Et baigner mon regard dans l'azur de tes yeux.

Métamorphose

Quand un amour noble et sincère S'est emparé d'un jeune cœur, Le ciel pour lui descend sur terre; Il habite un monde meilleur.

Changeant soudain de caractère, Il devient doux, pieux, flatteur; Adieu soucis, douleur, colère; Sa vie est un rêve enchanteur.

Son idéal se divinise Au souffle pur qui poétise Les traits heureux du bien-aimé.

Dans la splendeur d'une auréole, Il ne voit plus, de son idole, Que le regard qui l'a charmé.

Promenade

Avril 1870

Par les sentiers d'Armor nous allions tous les deux, Laissant à l'aventure errer nos rêveries, Côtoyant les champs les bois et les prairies, Saluant les menhirs et les croix des aïeux.

Un souffle de printemps, léger, mystérieux, Au feuillage inspirait de fraîches mélodies, Et mêlant des parfums aux brises attiédies, Invitait la nature à des pensers joyeux.

La fleur naissait charmante aux buissons d'aubépine, Et sur les vieux talus couronnés d'églantine, Les insectes dorés semaient mille couleurs.

Au bois, les rossignols chantaient l'épithalame ... Une émotion douce envahissait notre âme, Et, sans pouvoir parler, nous entendions nos cœurs.

Le faux amour

On dit qu'Amour est un enfant volage Qui ne craint pas de ravager les fleurs, Pour se parer de mobiles couleurs Dont il prodigue un brillant étalage.

Que sans respect pour le sexe et pour l'âge, Il trouble tout, paix, travaux, joie et pleurs, Et que, changeant sans cesse ses faveurs, Il met à sac la ville et le village.

Cet amour-là n'a pas droit à son nom. C'est un faussaire, indigne de pardon, Et méritant les honneurs de la porte.

Mon cœur n'a pu se courber qu'une fois Sous le pouvoir d'une amour pure et forte : Et d'aucune autre il n'accepte les lois.

Mariez-vous!

A l'ami L... qui ne voulait pas se marier.

Ne me parlez jamais, compère, De vivre avec un vieux garçon. Fut-il Horace ou Grandisson, J'aurais trop peur de lui déplaire.

Il faut à l'homme, en sa maison, Femme au cœur pur et sans mystère, Pour assouplir son caractère Et tenir tête à sa raison.

L'âpreté d'âme alors s'émousse : L'intimité devient plus douce Et l'orgueil cède aux traits d'amour.

Adonc, au clan célibataire Je veux crier, sans perdre un jour, Le mariage est nécessaire!

Hiver

Dialogue conjugal.

Oh! que l'hiver est dur à mon courage, Disait, un soir, Alice aux blonds cheveux! La neige aigrit mon système nerveux: Pour moi le givre est pire que l'orage.

Le soleil même est un triste mirage : La bise siffle en traversant ses feux ... Ah! que ne puis-je accomplir tous mes veux, Et des saisons recommencer l'ouvrage!

- Ma toute belle, interrompit l'époux, Dame nature a des desseins plus doux : Vous devriez remercier la glace.

Près du foyer, l'on se serre transis : Plus il fait froid, et plus près l'on s'embrasse : Le dieu d'Amour emporte les soucis !

Epithalame

Un jour de mariage, Tout brille à la lueur D'un gracieux présage : Tout sourit au bonheur!

Souverain sans partage, Et généreux vainqueur, Amour ouvre au plus sage Les portes d'or du cœur ...

Voguez à pleines voiles, Epoux, vers les étoiles Qui scintillent pour vous !

Cependant, prenez garde, Car Satan vous regarde D'un œil sombre et jaloux!

A ma cousine Madeleine Fonssagrives,

qui épousait notre cousin commun Alphonse Martin, et que ses coquins de frères appelaient en plaisantant "La Martine".

Jadis, pour présider au destin d'une fête, On demandait au ciel des présages heureux : Et l'augure cherchait dans un sang généreux Les lois de l'avenir dociles au prophète.

Pour lire, chers cousins, dans le sort ténébreux, Je n'immolerai pas une innocente bête. Je vous prédis pourtant, sans craindre pour ma tête, Poétique bonheur et des jours savoureux.

Seuls, vous avez déjà séduit tout le Parnasse, Et devant les faveurs dont Phébus vous menace, Le cygne de Mâcon va devenir jaloux.

Car depuis quelques jours, (pardonnez-moi, cousine, Si j'emprunte au patois un sobriquet pour vous,) J'entends deux noms unis : Alphonse et Lamartine.

Ma bibliothèque

Quand ma smala est en vacances

Les quatre murs de mon étude, Depuis le sol jusqu'au plafond, N'ont pour lambris qu'un biblion Qui peuple seul ma solitude.

Livres jaunis par l'habitude, Dorés, coquets, fiers d'un blason, Ou trébuchant sur le rayon ... J'accepte d'eux ma servitude.

Dans leur concert, plus de chagrins : L'un sérieux, d'autres badins, Tous chassent la mélancolie.

Par le plus humble on peut avoir, Esprit dispos, âme affermie. Jamais ami n'eut tel pouvoir!

Rêverie sur la lande.

Parfum des bruyères Sur la lande en fleurs, Calme les colères Et sèche les pleurs.

Au loin les misères, Les vaines clameurs! Un lit de fougères Suffit aux rêveurs ...

Laissant le tonnerre Ebranler la terre, Je monte au ciel bleu.

Au chant des cygales, J'ouvre les pétales De l'œuvre de Dieu!

Soirée en mer

Penanros, septembre 1872

O les brises du soir aux vapeurs pénétrantes Sur les flots endormis par la chaleur du jour, Quand de rayons nacrés la lune, à son retour, Transperce l'azur sombre en gerbes vacillantes!

Qu'il fait bon savourer leurs senteurs enivrantes, Dans une barque, à deux, en respirant l'amour, Et glisser doucement, au hasard, sans détour, Semant sous l'aviron des perles ruisselantes.

Ce calme est ineffable. On n'a soif que d'aimer. Le monde n'a plus rien qui puisse vous charmer Des feux de l'infini le reflet vous dévore ...

Dans l'extase, on se croit ravis au rang des dieux. Et le frémissement des messagers d'aurore Vient trop tôt dissiper cet avant-goût des cieux.

Foyer

Mon père (1804-1879)

Sorti, sous Charles X, des rangs polytechniques, Mon père, en pur breton, choisit l'état marin. Il alla, pour début, se battre à Navarin, Et chassa de Délos les brigands Helléniques.

Puis il reçut en mer les boulets Arabiques, Cartels du Dey d'Alger, signaux de son déclin : A Saint-Jean d'Ulloa, le canon mexicain Renversa près de lui des soldats héroïques ...

Après tant de combats, il vint chercher la paix Au tranquille séjour du pays Vannetais, Et de ses dix enfants diriger la conduite.

Tu m'as surtout appris, père à l'ardente foi, De l'austère devoir la plus droite poursuite, En craignant le Seigneur, et pratiquant sa loi.

Le premier-né

17 Juillet 1872

Depuis plus de deux mois, ta vive impatience D'heure en heure attendait le bienheureux moment Où de ton premier-né le doux vagissement Consolerait ton cœur d'une longue souffrance.

Les jours se succédaient dans le même tourment : Et tu ne vivais plus que par l'âpre espérance De donner au plus tôt à notre chère France Un futur défenseur, fidèle à son serment.

Mais il ne faut jamais ici bas laisser prise Aux perfides pensers de l'esprit inquiet : Le ciel te réservait une heureuse surprise :

Tu naquis autrefois un dix-sept de Juillet, Et Georges, qui déjà ne songe qu'à te plaire, Est né le jour précis de ton anniversaire.

La naissance de Marie

A ma femme Sur un cri entendu le 22 Janvier 1874, à quarante lieues de distance.

Je dormais, emporté par un rêve charmant, Je te voyais assise à coté de ta mère, Et Georges, bégayant le nom de petit père, Prenait dans tes baisers son mot de ralliement.

Frais tableau, qui venait adoucir le tourment De mon lointain exil au travail solitaire . . . Un esprit cependant me disait à voix claire : Aux gens heureux le bien vient toujours en dormant.

Un cri perçant frappa tout-à-coup mon oreille : René! ... Tout frémissant, en sursaut je m'éveille D'où part ce rude appel qui signale un danger?

Minuit sonnait ... Là bas, dans ta blanche chambrette, Tu me faisais cadeau d'une blonde fillette Et jusqu'à moi l'Amour s'était fait messager!

Séparation momentanée

Nantes, 22 Octobre 1874

Qu'il a passé rapide, et prompt comme le feu, Ce mois où, sans soucis, dans un charmant voyage, Nous admirions tous deux les débris d'un autre âge, Les merveilles de l'art, la grande œuvre de Dieu!

Mont-Blanc, Yungfrau, Vésuve, et glaciers et ciel bleu, Lacs d'azur et forêts au virginal ombrage, Milan, Naples, Venise et Rome qu'on outrage, Nous ont de leurs trésors rendu complet aveu.

Quelle riche moisson d'impressions profondes, D'immortels souvenirs, de paroles fécondes! Pourrons-nous désormais désirer d'autres biens?

Cependant, je suis triste, et mes pleurs sont étranges ! C'est que tu m'as quitté pour rejoindre les tiens, Et que, seul, je n'ai plus Cécile et mes deux anges !

Marthe ou René?

Lorient, 19 avril 1876

Attendant que bientôt un bel ange y repose, Tout prêt est le berceau, blanc, frais, enrubanné : Et Georges et Marie, au regard étonné, Le contemplent de loin, soupçonnant quelque chose.

Chers lutins, approchez : un problème se pose : Dites-nous franchement si c'est Marthe ou René Qui vous plaira le mieux quand Baby sera né. On hésite, on sourit : mais décider on n'ose.

Cependant on répond en consultant son cœur : Marie attend un frère, et Georges une sœur : Et papa ni maman ne veulent rien promettre ...

Au ciel, heureux enfants, remettez vos avis. Dieu fait bien ce qu'il fait. De ce cher petit être, Qu'il soit Marthe ou René, tous deux serez ravis.

Un bouquet imprévu.

A Cécile

Lorient, 21 Novembre 1877 Veille de la sainte Cécile

Pour ta fête, on cueillait jadis, d'un soin pieux, Des fleurs au doux parfum, au pénétrant langage, Dont l'éclat vif et pur de nos cœurs fût l'image : Puis on en composait un bouquet précieux.

Et Georges et Marie, avec leur gai ramage, Agréant l'ambassade, accouraient tout joyeux, Pour t'offrir au lever ce gage précieux Qui de nos vœux ardents te confirmait l'hommage.

Aujourd'hui, nous devions en cachette mûrir Un superbe projet, digne de réunir Avec ton nom chéri le nom de ta patronne.

Mais Dieu lui-même a voulu t'envoyer son présent Il nous a prévenus. Pour bouquet il te donne La veille de ta fête, un baby ravissant!

Les marmots, boutade en famille

Janvier 1878

Qui me délivrera de toute la marmaille Qui grouille autour de moi, poussant des cris aigus ? C'en est fait du repos. Mes loisirs sont perdus A calmer les sanglots de la troupe qui braille!

La sœur pille le frère, et lance la mitraille Sur les soldats de plomb qui gisent abattus : Le frère bat la sœur, et dépouille tout nus Les pantins alignés au pied de la muraille.

Survient en tapinois un plus petit lutin Qui trébuche en voulant s'emparer du butin, Tandis que Bébé IV implore sa nourrice ...

Mais quoi ! père cruel, oublié-je la loi Qui veut qu'au Dieu du bruit tout enfant obéisse ? Criez donc, chers marmots; tous les torts sont à moi.

Maxima debetur puero reverentia

Janvier 1880

L'humble bouton, sur la tige légère, Epanouit aux rayons du soleil, Les mille éclats d'une robe éphémère, Et devient fleur au calice vermeil.

Ainsi l'enfant, sous l'aile de sa mère, Semble sortir d'un paisible sommeil; Et sa jeune âme, effeuillant le mystère, S'ouvre gaiement aux splendeurs du réveil.

Tout lui paraît merveilleux, adorable; Et vers le bien son penchant favorable N'a pas besoin d'effort ni de labeur.

N'approchez pas, cœurs payens et sans maître, Le plus grand mal que vous puissiez commettre Est de ternir d'un souffle cette fleur! Première rencontre.

L'orient, Janvier 1870.

Sour la première fois, je l'aperçus au bal: Son regard était doux, sa parure était blanche: Modeste, elle bravait la stérile avalanche Ses jeunes séducteurs au compliment banal.

D'était dans les salons de honsieur l'Amiral. Au milieu d'officiers, sabre d'or à la hanche, de m'avançai tremblant pour prendre une revenche Des assauts qu'à mon cœur adressait maint rival.

Juis l'orchestre jeta des janfares joyenses: Et dans le tourbillon des danses gracienses Nous mélames longtemps nos derets dévoilés.

Au retour, je crus voir son bon ange fidèle, Qui, descendu pour moi des lambris étoilés, Contre les vains regards la courrait de son aile.

es grands parcents coeur, les grands parents Lardent avec adresse Tour leurs petits enfants, Etre recomaissants. Chara mignons se repose Our leur front vénéré, Demande à ceux qu'il aime D'être plus adoré

Séparation

Septembre 1896

De par dame nature, un jour vient où nos filles Se courbant sous le joug de jeunes conquérants Quittent sans hésiter le toit de leurs parents Pour s'en aller fonder de nouvelles familles.

Pour toutes, même loi : sévères ou gentilles Elles charment savants, poètes, ignorants, Et séduisent les cœurs les plus indifférents, Qu'elles portent la bure ou les riches mantilles.

Puis dans le nid choisi par eux, nos amoureux Savourent les plaisirs de l'égoïsme, heureux D'être désormais seuls pour rêver et pour vivre.

Pères, mères en pleurs, n'en soyez point jaloux, De la félicité qui là-bas les enivre Vous eûtes part jadis. A donc, souvenez-vous.

Les grands parents

Décembre 1877

Au cœur, les grands parents Gardent avec adresse Des trésors de tendresse Pour leurs petits enfants,

Dont les bras caressants Les entourent sans cesse, Sachant avec largesse Etre reconnaissants.

Quand votre bouche rose, Chers mignons, se repose Sur leur front vénéré,

Je doute que Dieu même Demande à ceux qu'il aime D'être plus adoré.

La mort du père

16 Septembre 1879

La famille entourait le lit des funérailles, Où gisait un vieillard, mûr pour l'éternité, Conservant sur ses traits l'humble sérénité Des saints dont les tableaux décoraient les murailles ...

Il assista jadis à de rudes batailles : Puis il connut des grands la creuse vanité, Et, le cœur haut et fier, sûr de la vérité, Un jour il quitta tout, honneurs, croix et médailles.

Frères, ne pleurez pas ... Ce corps inanimé, Derniers restes mortels d'un père tant aimé, Vous atteste qu'au ciel son âme est parvenue.

Elle habite avec Dieu les infinis séjours. Vous aurez désormais dans la céleste nue Deux pères pour veiller au salut de vos jours.

La mort du père

17 Septembre 1879

Comme un marin novice, au retour d'un voyage, Sent persister en lui le roulis sur le port, Oscille à chaque pas, et, s'il veille ou s'il dort, S'imagine bercé par la mer ou l'orage;

Ainsi, depuis trois jours j'ai le rêve en partage; Et j'entends, en tous lieux où me pousse le sort, Le râle agonisant d'un vieillard que la mort A frappé sous mes yeux de son dernier ravage.

Et ce râle a duré quinze heures de combat! C'était pourtant celui d'un saint et franc soldat Que le ciel nous devait enlever d'un coup d'aile.

Grand Dieu! s'il est si dur au juste de mourir, Si l'âme qui vous aime au corps est si fidèle, Qu'est-ce donc aux méchants, et qu'ils doivent souffrir!

La mort du père

18 Septembre 1879

Si vous n'avez pas vu, dans votre longue vie, Une famille entière, immobile et sans voix, Entourant à genoux son chef à l'agonie Qui meurt le front serein en embrassant la croix;

Si vous n'avez pas vu, dominant l'assistance, Le prêtre prononcer, au nom du Tout-Puissant, La parole de paix qui pardonne au mourant Dont l'âme en l'Eternel eut toujours espérance;

Si vous n'avez pas vu les frères et les sœurs Les amis et les fils, mêlés aux serviteurs, Répondant aux versets de la sainte prière;

Si vous n'avez pas vu finir l'homme de bien, Soyez encore impie et choyez la matière ... Mais quand vous l'aurez vu, vous deviendrez chrétien.

Ma mère n'est plus là

24 Novembre 1862 Paris

C'était par un jour sombre et présageant l'orage ... J'étais triste. Le sort sans pitié pour mon âge, Mavait à dix-sept ans voulu faire expier Les succès du collège, et pour mieux m'exiler Mavait rivé la chaîne aux murs de ces écoles Où l'algèbre et les 'x" sont les seules idoles. Je rêvais au pays. Déjà trois longs hivers Avaient silencieux passé sur mon désert. Je pensais au clocher lointain, à la famille, Aux douceurs du foyer, près l'âtre qui pétille, Quand le père, entouré de ses nombreux enfants Raconte aux plus petits, de plaisir frémissant, Les récits de l'Armor et les vieilles histoires Des joyeux Korrigans aux têtes toutes noires... Tout à coup, l'air devint plus pesant, et le ciel Se couvrit d'un linceul lugubre et solennel, Le tonnerre gronda. Au milieu des ténèbres J'entendis des sons lourds, pareils aux glas funèbres, Et du fond de l'abîme une voix me cria: Ta mère n'est plus là.

Cependant, près de moi, mes joyeux camarades Parlaient de rendez-vous, de bals, de mascarades, De spectacles brillants où l'on voit tous les jours La licence étaler ses profanes atours; Et pour mieux étourdir la fougue de leur âge Dans ce temple élevé aux sciences sans partage Où l'algèbre éteindrait l'esprit le plus orné, Riaient, dansaient, chantaient. Et moi d'effroi glacé, La tête entre mes mains, dans un sombre délire, J'écoutais ces chansons. Et sottises et rires (Misérable tableau des plaisirs d'ici-bas). Se mêlaient pêle-mêle aux tristes voix du glas, Qui, cruelles, jetaient jusqu'au fond de mon être Une douleur amère. 0 mort, toi qui pénètres En la maison du pauvre, au cœur de nos palais Partout où ta rigueur trouve un seuil qui lui plaît, Tu n'as donc point pitié de celui qui soupire Loin du foyer béni où son bonheur expire! Et la voix répétait impitoyable hélas ! Ta mère n'est plus là.

Ma mère n'est plus là, funeste récompense Des plaisirs que goûta ma trop heureuse enfance! Faut-il donc, ô mon Dieu, que votre juste loi Pour vaincre notre orgueil, éprouve notre foi Par de si durs combats! Et votre Providence Veut-elle décevoir toutes nos espérances? Pardonnez au pécheur, si vos secrets desseins Ne l'élèvent vers vous, alors que dans son sein Broyé par la douleur il ressent la torture D'un sombre désespoir dicté par la nature. Hélas, j'ai murmuré celle que, dix-sept ans Je ne quittai jamais, celle que dix enfants Entouraient à l'envi des soins de leur tendresse Celle qui nous rendait si douces ses caresses Celle que nous pensions par nos rudes labeurs Payer de son amour en longs jours de bonheur, Celle qui partageait ardente et généreuse D'un père bien-aimé, les peines La mort, la sale mort l'a prise dans ses bras ! Ma mère n'est plus là.

Elle n'était pourtant qu'à l'été de son âge. Les ans n'avaient encore, pour glacer son courage ...

Ma mère est encore là

Paris, février 1865

Je rêvais à l'Armor... L'automne cependant

De son manteau joyeux dépouillait la nature

L'oiseau ne chantait plus et déjà la froidure

Approchait à pas lents...

Quand mon sang tout à coup fut glacé dans mes veines,

Un bruit sourd bourdonnant le sombre chant du glas

M'apportait ces deux mots sur sa tragique haleine:

Ta mère n'est plus là.

Et moi, depuis longtemps, triste et silencieux, Je m'étais exilé du pays des bruyères Pour étudier au loin de la terre et des cieux Les ténébreux mystères, Je m'arrêtai tremblant... La lugubre compagne Des chants du trépassé s'attachait à mes pas, Et le glas répétait du fond de la Bretagne : Ta mère n'est plus là.

Et je vivais encore, Ô destin sans pitié,
Pourquoi ravir ainsi sourd à notre prière
Au cœur du fils aimant le baiser de sa mère
Quand il est exilé? ...
Un ami généreux, pour guérir ma blessure
Vint m'offrir son secours. Je ne l'écoutais pas,
Mon oreille toujours entendait ce murmure,
Ta mère n'est plus là.

Deux hivers ont déjà passé sur ma douleur Les oiseaux ont deux fois chanté le temps des roses Et deux fois la prairie a repris sa couleur Mais en mon cœur repose Un germe trop ardent pour calmer mon délire J'ai perdu mon bon ange : et qui me le rendra Quand je rentre au pays, je n'ai plus son sourire, Ma mère n'est plus là. Cependant le tumulte et les plaisirs du monde M'ont promis avec eux paix et tranquillité J'y cours, m'y précipite et le torrent m'inonde, Mais la douce clarté De ce repos lointain ne m'est point apparue... En vain pour m'étourdir le monde m'appela Il ne m'a point rendu celle que j'ai perdue Ma mère n'est plus là.

Ma mère n'est plus là ? Que dis-je ? ... Un voile impie Aurait-il à mes yeux caché sur l'horizon Cet astre lumineux qui de ma triste vie Doit guider le sillon ? Est-ce toi, noir démon, fléau de l'Espérance Qui voudrait sans pitié m'attirer dans tes bras En me criant toujours pour aigrir ma souffrance Ta mère n'est plus là ?

Tous tes efforts sont vains : je me ris de ta rage Un éclair a brillé qui dessille mes yeux Et réveille mon cœur... Un ange au doux visage A paru dans les cieux. Oui ma mère c'est toi! De l'éternel séjour Veillant à me garder des écueils d'ici-bas Ton regard bienveillant me suit avec amour Ma mère est encore là.

Excelsius

Ad majorem Dei gloriam

Reminiscence de Chapelain

Au centre étincelant d'une clarté profonde, Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur, Dans un calme éternel contemple sa grandeur Dont le rayonnement pénètre tout le monde.

Les espaces sans fin que sa lumière inonde Balancent devant lui l'encens adorateur De milliers de soleils, dont son doigt créateur D'un seul geste fixe la course vagabonde.

Mais la vie et la mort troublent les éléments : Tout change et se transforme au sein des firmaments Et lui seul, immobile, il régit la matière.

Les purs esprits du ciel craignent sa majesté : Et l'homme, ce néant, par une humble prière, Peut arracher la foudre à son bras irrité.

Science et Genèse

Que de ton œuvre, Ô Dieu, la force et le génie Pour mon esprit docile ont un charme puissant! Devant elle mon vers est aussi languissant Qu'un ruisseau qui se perd dans la mer infinie.

Des lois que tu posas, l'adorable harmonie Séduit le plus rebelle à son divin accent, Et désormais l'impie avoue en pâlissant Que par la science il voit sa vanité punie.

Tous les astres féconds en miracles divers Qui s'agitent perdus dans le vaste univers, Ont été réunis par l'active synthèse

En six règnes groupés, ils confirment ma foi; Car ils suivent les jours qu'indique la Genèse, Et prouvent que Moïse écrivit avec toi.

Pater noster

Traduction littérale

Père commun de l'humaine milice, Vous qui du ciel habitez les splendeurs, Que votre nom reçoive de nos cœurs Le saint respect et le pur sacrifice.

Que votre règne ici-bas s'établisse; Et sur la terre, au milieu des docteurs, Comme aux séjours des Anges aux neuf chœurs, Que votre loi librement s'accomplisse!

Assurez-nous le pain de chaque jour : Et, comme nous pardonnons sans retour, Ainsi daignez pardonner nos offenses !

Contre l'effort du tentateur subtil Ne laissez pas nos âmes sans défense : Délivrez-nous du mal – ainsi soit-il!

Ave Maria

Traduction littérale

Je salue, humble Marie, Votre grâce à deux genoux : Le seigneur est avec vous Et vous a toujours chérie.

Entre les femmes bénie, Vous rendez le ciel jaloux. De votre fils parmi nous Brille la gloire infinie.

Sainte mère du Sauveur, Priez Dieu pour le pécheur Dont la misère est extrême;

Aidez-le dans le péril : Surtout à l'heure suprême De la mort – Ainsi soit-il !

Crédo

Traduction littérale

Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, Le maître et créateur du ciel et de la terre : Je crois en Jésus-Christ, son fils obéissant, Conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge-Mère,

Qui pour nous racheter, se fit humble en naissant, Souffrit la croix, mourut, brisa la froide pierre, Puis monta dans les cieux, d'où juste et menaçant, Il viendra nous juger, à côté de son père.

Je crois au Saint-Esprit, source du pur amour, Dont le conseil soutient l'Eglise chaque jour, Et m'enseigne des saints l'union fraternelle,

Le pouvoir d'effacer les péchés des gentils, Le grand réveil des morts et la vie éternelle. Affermissez ma foi, Seigneur – Ainsi soit-il

Judas

Jeudi saint 1879

Il fait nuit. Tout se tait. Pour ne pas voir le traître, La nature a voilé son front d'un crêpe noir, Et triste, Jésus veille, éperdu, sans espoir, Accablé de douleurs qu'un Dieu seul peut connaître.

C'est l'instant que l'Enfer a choisi pour paraître : Le disciple infidèle, acceptant son pouvoir, S'avance vers celui qui prêcha le devoir, Et le livre aux soldats en disant : Salut, Maître!

Soleil, reste caché! ... Terre, entrouvre tes flancs
Pour engloutir l'infâme et ses trente écus blancs! ...
Pire est le désespoir ... et Judas va se pendre.

Pécheurs, n'imitons pas ce cœur lâche et pervers Nos crimes sont nombreux, mais notre juge est tendre : Si l'on pleure, il pardonne, et sauve l'univers.

Notre-Dame de la Garde, à Marseille

Marseille, juillet 1879

Du haut des blancs rochers, immense amas de neige Jadis pétrifié par le maître des eaux, La Vierge d'or présente au port qu'elle protège, L'Enfant-Dieu bénissant la rade et les vaisseaux.

Phare toujours brillant, des marins elle abrège Une route féconde en périlleux travaux : Et les enroulements de leur pieux cortège Gravissent au retour ses arides coteaux.

A ses pieds, chants et cris se perdent dans l'espace, Et d'échevins ingrats expire la menace ... Reste pure, Ô Marseille, et conserve ta foi.

En vain d'un œil jaloux Lucifer te regarde : Sa rage lance en vain ses démons contre toi; Ne crains pas ses fureurs : Notre-Dame te garde !

Bénédiction des couraux

A M. l'abbé Chou.

Lorient, 24 juin 1873

Des rives de Larmor, de Riantec, de Groix, Le jour de la Saint-Jean, l'on voit, prêtres en tête, Trois flotilles partir en costumes de fête Voguant vers les couraux au signe de la croix.

Les fronts sont découverts; et par de mâles voix S'élancent dans les airs les chants du saint Prophète, Pendant que sur les eaux le ciel de juin reflète Les voilures de pourpre et les brillants pavois.

Puis, lorsqu'au rendez-vous les barques se confondent, Au pasteur qui bénit, les antiennes répondent Que les marins bretons ne craignent point la mort :

Ils savent que Dieu seul peut écarter l'orage, Qu'au milieu des dangers il double le courage; Et pour eux la prière est le suprême effort.

La basilique de Sainte-Anne

Sainte Anne d'Auray, mai 1875

J'ai prié bien souvent dans l'ardente chapelle Qu'au temps de Louis treize, un pieux laboureur Bâtit pour honorer l'aïeule du Sauveur, Anne, que tout Breton dans les dangers appelle.

Humble était la maison : mais sa gloire immortelle. Les rois vinrent courber sous son toit leur grandeur, Et des neuf évêchés, sans cesse, avec bonheur, Partait de pèlerins une troupe fidèle.

La chapelle n'est plus. Deux siècles écoulés Avaient usé ses murs par les croyants foulés. A sa place on achève un temple magnifique.

L'or, le marbre et l'émail s'y disputent le prix : Pourtant, si de la nef j'admire le portique, C'est des vieux ex-voto que mon cœur est épris.

Ecce ancilla Domini

Réminiscence de Godeau

A Dieu tout obéit au ciel et sur la terre : Il règle des soleils l'ordre et le mouvement : Il arrête les flots prêts pour le châtiment, Et sa puissante main dirige le tonnerre.

Arbitre souverain de la paix, de la guerre, Il balance des Rois le frêle monument, Et si contre leur trône il souffle un seul moment, Leur sceptre est un roseau, leur couronne est de verre.

Mais voici que pâlit ce merveilleux pouvoir. Une vierge aujourd'hui nous a fait entrevoir Un prodige éclipsant l'éclat de ces miracles.

Elle accepte d'un mot le céleste dessein, Et par ce mot fécond qui détruit les oracles, Le Verbe se fait chair et descend dans son sein.

Marie à Nazareth

Dans cet humble réduit, Ô Vierge incomparable, Qui donc vous obéit avec tant de bonheur? A qui commandez-vous? N'entends-je pas un chœur De célestes accords en concert ineffable?

Ici doit s'accomplir un mystère adorable, Et ma raison se perd devant cette splendeur ... Sous vos pieds, par respect abaissant leur grandeur, Les cieux ont-ils placé leur cours invariable?

Dirigez-vous de loin les vents et les éclairs ? Gouvernez-vous les eaux, les habitants des airs, Les royaumes humains et leurs cités profondes ?

Non. Ce n'est que Jésus qui se plie à vos lois. Mais Jésus est le fils du créateur des mondes Et le maître absolu des astres et des rois.

Une audience du Saint-Père

A Mgr. Bécel, évêque de Vannes.

Octobre 1874.

Près de ce temple saint où le zèle des âges Entassa les trésors de la terre et de l'art, Captif dans son palais, un auguste vieillard Des esprits infernaux contemple les ravages.

Immobile en sa foi, sourd aux prétendus sages, N'espérant qu'en Dieu seul, il oppose un rempart Aux flots de l'onde impie, et porte son regard Sur les cycles humains dont il tourne les pages.

Ses mots sont pleins de vie : et pour mieux s'en nourrir On voit de tous pays les chrétiens accourir. Il les reçoit en père et leur parle en apôtre :

-« Mes enfants, prenez garde au faux respect humain, Sous la loi du Seigneur faites plier la vôtre ... » Il dit, et tous les cœurs tressaillent sous sa main. Property |

Science et Genèse.

Que de ton ouvre, à dieu, la force et le génie Four mon espait docile ont un charme puissant! Devant elle mon vers est aussi languissant Qu'un ruisseau qui se perd dans la mir infinie.

Ses lois que tu posas, l'adorable harmonie Séduit le plus rebelle à son divin accent, Et désormais l'impie avoue en pâlissant Que por la science il voit sa vanité punie.

Cous les actes féconds en miracles divers Qui s'agitent perdus dans le vaste univers, : Ont été réunis par l'active synthèse.

En six règnes groupés, ils confirment ma foi; l'ar ils suivent les jours qu'indique la Genèse, Et prouvent que Moise écrivit avec toi.

Lable générale des motières.

9111	j e	
Dédicace Am	a femme	Pages 5
siven-unitace		17
Mon choix _		- 9
Asia ou fectour	4	11
Aris an lecten	F.17),-	
Gremier Bourain		13
Deuxième -	- Gretagne	4h.
Croisième _	Italie -	60
Quatrieme _	En yinyan	0%
Cinquième _	- En rigrag Homo:	——————————————————————————————————————
1 1	- J'60mo:	125
Dixième _	- Arts	
Deptieme	- Cuerres	181
Huitieme _	- Amours _	
Venfière	T	- 209
D.	Toyer _	237
Dixième _	- Excelsius -	265
	F	2 1

Fin